Collection Verte

- 2 -

ALINE

LÉNINE A PARIS

(Souvenirs Inédits)

(2e ÉDITION)



« LES REVUES »
LA LIBRAIRIE MATÉRIALISTE
47, Rue Monsieur-le-Prince, Paris-6e

Pas d'iconographie.

Lénine l'explique dans la préface de son livre, L'État et la Révolution : « Les grands révolutionnaires ont toujours été persécutés durant leur vie : leur doctrine a toujours été en butte à la haine la plus féroce, aux campagnes de mensonge et de diffamation les plus ineptes, de la part des classes oppresseuses. Après leur mort, on tente de les convertir en icones inoffensives, de les canoniser pour ainsi dire, d'entourer leur nom d'une auréole de gloire pour la « consolation » des classes opprimées et pour leur duperie, en même temps qu'on émascule la substance de leur enseignement révolutionnaire, qu'on en émousse le tranchant, qu'on l'avilit. »

L'auteur de ce livre travailla avec Lénine et le fréquenta personnellement beaucoup. En publiant les souvenirs familiers qu'on va lire, nous avons voulu faire tout autre chose que de l'iconographie, nous pouvons même dire que nous avons voulu faire le contraire.

Ce que le satirique Bernard Shaw a fait contre *ses* « héros »*, les abaisser par la vision de leur intimité, nous avons voulu le faire* pour *notre grand chef. L'apercevoir dans sa vie quotidienne, au milieu des banales nécessités, des corvées de la vie quotidienne, vivant dans le travail de l'émigration et au milieu des siens, sa compagne, sa belle-mère et les émigrants russes révolutionnaires, et obligé, par exemple, de faire la vaisselle avec Martov, pendant que sa compagne se charge du marché, empêchera d'avoir de Lénine l'image romantique et abstraite qu'on a si souvent en France, — afin sans doute de croire qu'il suffit d'être romantique pour être révolutionnaire ; cela permettra de voir Lénine où il est authentiquement : parmi ceux qu'il appelle lui-même souvent, les* « petites gens »*. Les petites gens, ceux-là mêmes pour lesquels les révolutionnaires doivent travailler, qu'ils doivent rendre*

conscients et organiser pour qu'ils deviennent eux-mêmes les maîtres par la révolution communiste.

Les militants, les travailleurs d'ici liront certainement avec plaisir cet opuscule de Souvenirs. *Il leur semblera que le grand chef international, originaire de Russie, est un simple membre de leur famille.*

On trouvera, dans le texte, Lénine nommé de différentes façons, tantôt par son prénom, tantôt par son patronyme, tantôt par son pseudonyme. Son nom complet est : Vladimir Ilitch Oulianov, *dit* Lénine.

Le nom de sa compagne est : Nadiéjda Constantinovna Kroupskaïa.

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE PARTIE

Par un matin grisâtre de 1919, je descendis du train à la gare du Nord et me rendis chez Kamski (Vladimirski M. F., actuellement Commissaire du peuple en Ukraine) qui m'accompagna quelques heures plus tard chez Lénine.

Lénine habitait à ce moment-là une petite rue calme et écartée : rue Marie-Rose, numéro quatre, au deuxième étage. C'est Nadiéjda Konstantinovna, la femme de Lénine, qui nous ouvrit la porte.

C'était un petit logement : deux chambres et une cuisine. L'une de ces chambres, où l'on arrivait par un petit couloir, c'était le cabinet de travail de Lénine. Elle était éclairée par deux fenêtres. Son « bureau », c'était tout simplement une grande table de bois blanc recouverte d'une toile cirée noire. Le mobilier était composé d'une chaise ordinaire et dans un coin à droite, d'un divan bas, assez large, recou-

ERRATUM

Page 11, ligne 1.

Au lieu de : *Par un matin grisâtre de 1919,*

il faut lire : *Par un matin grisâtre de 1910.*

vert d'une housse grise et noyé sous les livres. Partout des livres. Sur des étagères, sur une planche, sur le parquet ! Au bord du divan, il y avait un jeu d'échecs. C'était là qu'on y jouait. Par la suite, quand je venais dans le logement de la rue Rose-Marie, Lénine me proposait souvent de jouer ; dès qu'il voulait se donner un moment de liberté.

— On se bat ?

— On se bat.

— Voulez-vous un cavalier d'avance?... Non?

— Tant pis pour vous, je mangerai votre cavalier.

Et si c'était Lénine qui mangeait mon cavalier, il disait avec un sourire malin :

— Vous êtes content ?

Dans un mur de ce cabinet était construite une profonde alcôve, séparée du reste de la chambre par une porte vitrée. Il y avait deux étroits lits de fer.

Par une porte au milieu du petit couloir, on entrait dans la deuxième chambre. Là couchait la mère de Nadiéjda Konstantinovna, vieille femme sage et alerte. C'est là aussi que travaillait Nadiéjda Konstantinovna. La cuisine servait de salle à manger. Les ustensiles du ménage ne se distinguaient ni par leur nombre ni par leur luxe ; quelques casseroles, un pot en aluminium où chauffait l'eau pour le thé.

Mais Nadiéjda Konstantinovna avait encore des ustensiles en réserve : deux ou trois lampes à brûler, deux ou trois théières, quelques verres. C'étaient des ustensiles abandonnés par des camarades qui quittaient Paris et Nadiéjda Konstantinovna les passait à tour de rôle aux nouveaux venus. J'appris à connaître cet entrepôt dès ma première visite. Lénine, ayant appris que j'étais sans logement et à l'hôtel, me donna des conseils :

— Avez-vous une lampe à brûler ? me demanda-t-il. Et, sans attendre ma réponse, il s'adressa à Nadiéjda Konstantinovna: « Nadia, n'avons-nous pas quelque chose dans ce genre. »

« Quelque chose dans ce genre » fut donc trouvé dans un placard du couloir.

Ma première visite chez Lénine dura deux heures. Je lui exposais la situation à Moscou et il me mit au courant des affaires du Parti à Paris. A Moscou, le Parti traversait des heures difficiles. Partout, — et en particulier à Moscou, — les organisations étaient ravagées et la confusion régnait dans les esprits. Les querelles fractionnelles se faisaient durement sentir ; les arrestations se multipliaient ; et on voyait clairement que la provocation s'était bâti un nid solide. A cette époque, Malinovski

et Brandinski (*) étaient au-dessus de tout soupçon. Après m'avoir entendu, Lénine me proposa d'écrire un article pour le *Social-Démocrate,* sans oublier aucun détail de mon récit.

« Ne manquez pas de faire cet article. Cela fera du bien à nos écervelés. »

Cela s'adressait au groupe des conciliateurs, particulièrement Mark (Lioubriov).

— Vous avez une mine assez miséreuse, ajouta Lénine, il va falloir vous remonter sérieusement.

J'avais, il est vrai, un fort mauvais air à cette époque. Je venais de passer un an et demi en prison et, contrairement à mes séjours précédents, celui-ci avait bien abimé ma santé. Chaque fois que, par la suite, je rencontrais Lénine, il ne manqua jamais de me regarder attentivement, cherchant des signes de rétablissement.

J'entrai chez lui un matin, un mois environ après mon arrivée.

— Vous tombez bien, me dit-il. Je voulais justement vous voir. Il y a une affaire intéressante. Voici.

Et il me tendit une lettre. Elle venait d'un groupe de marins du croiseur tzariste *Gloire,*

(*) Voir plus loin.

qui était à Toulon en réparation. C'était un groupe de marins social-démocrates qui demandait d'abord des journaux, mais qui surtout réclamait avec insistance l'envoi à Toulon d'un camarade pour les aider à organiser le travail révolutionnaire à bord du croiseur et dans les cercles de marins de Toulon.

— J'ai pensé à vous pour ce travail, me dit Lénine. Vous acceptez. Vous ferez d'ailleurs d'une pierre deux coups ; vous aurez un travail intéressant tout en vous rétablissant au soleil du Midi. N'oubliez pas qu'il va falloir travailler dans des conditions presque équivalentes à celles de l'illégalité de là-bas, car le commandant du croiseur fera tout son possible pour qu'on vous éloigne de Toulon. Et cela dans le meilleur des cas. Dans le pire, on pourra vous attirer sur le croiseur et vous transporter en Russie.

J'acceptai la proposition de Lénine et partis deux jours plus tard à Toulon, pourvu des bénédictions de Lénine et de Nadiéjda Konstantinovna.

Je restais là-bas trois mois et fis le travail. Lénine et Nad. Konstantinovna m'écrivaient souvent. Ils se renseignaient sur la marche du travail, les sentiments des marins, leurs conditions de vie et ils me conseillaient toujours

l'air du Midi pour perdre mon air « misérable ».

*
**

Les promenades à bicyclette étaient certainement la distraction préférée de Lénine. Elles lui faisaient un plaisir extrême. Nadiejda Konstantinovna et lui avaient chacun une bicyclette. C'était un cadeau d'un de leurs amis. Vladimir Ilitch soignait *minutieusement* ces deux bicyclettes. Il les graissait entièrement pour les ranger à la cave durant l'hiver. Et dès le premier rayon de soleil, il les sortait de la cave, il les essuyait, les frottait, les « nickelait ». Et alors tous ses instants de liberté passaient en excursions à bicyclette dans les environs de Paris.

Je me rappelle qu'on le trouvait sur le trottoir devant sa maison, sans veste, les manches de chemise retroussées. Devant lui étaient les pièces démontées de sa chère bicyclette. Il nettoyait, frottait, graissait ; il vérifiait les écrous, les chambres à air, gonflait, collait des pièces, enfin se donnait entièrement à ce travail. Pour le faire, il était tranquille ; on ne le dérangeait pas ; la ruelle qu'il habitait était calme et la circulation était rare.

Un jour, il arriva chez nous, au 110, avenue d'Orléans, où s'abritait l'Imprimerie-Expédition du *Social-Démocrate.* La bicyclette de Lénine était poussiéreuse; un bouquet de fleurs des champs était attaché au guidon. Ces fleurs étaient pour la mère de Nadiejda Konstantinovna. Vladimir Ilitch rapportait de chaque promenade un bouquet de fleurs des champs qui faisaient un énorme plaisir à la vieille femme. Il y avait ainsi toujours chez eux des fleurs fraîches, venant de la campagne.

— « C'est Volodia qui me les a apportées, disait la vieille femme. Il me gâte toujours. » Ses rapports avec Lénine étaient réellement émouvants. « Volodia me fait la cour comme un chevalier », disait-elle en riant. Elle était très contente quand il se mettait à jouer avec elle aux cartes. Je me rappelle avoir assisté à une séance où la vieille femme perdit deux fois de suite. Elle était hors d'elle et disait, moitié en colère, moitié feignant la colère : « Le bandit ! Quel bandit ! Deux fois de suite! Il gagne. Il se moque de la vieille. »

Lénine riait à gorge déployée. « Allons, encore une fois ; vous prendrez votre revanche », dit-il triomphalement. Il perdit, à la grande joie de la vieille.

« Cette fois-ci, on a bien joué, s'exclama-t-elle. Ce n'est pas si facile de me rouler. »

Une fois, je la trouvais dans sa chambre, au travail. Un énorme tas de papiers était sur la table, des lettres, des vieux manuscrits, des morrasses... C'était des pièces triées par Nadiéjda Konstantinovna et à détruire. La vieille les déchirait minutieusement. « Je puis être aussi utile à quelque chose ; j'aide », disait-elle.

En attendant que ses enfants rentrent, je bavardais avec elle.

« Volodia est toujours occupé », se plaignait-elle. « Et dès qu'il est à la maison, il travaille. Avec lui, pas de répit. Il devrait se reposer, mais il ne veut même pas en entendre parler. Mon Dieu, qu'il est têtu. Nadia, c'est la même chose. Elle reste toujours tard dans la nuit. Elle chiffre ou elle déchiffre les lettres de là-bas. On ne peut pas les amener à se reposer. »

Je ne sais plus à quel propos elle commença à se souvenir des temps lointains. Mais à ce moment arriva Nadiéjda Konstantinovna.

« Voici Nadia ! Je me plains à Alexéï de toi et de Volodia. Vous vous conduisez mal. » Sa fille la consolait. « C'est toujours la même chose », reprenait la vieille mère, « un moment c'est lui qui me console, un autre c'est elle. Comme s'ils s'étaient concertés. » Et elle feignait la colère. « J'ai toujours dit à Nadia, ajoutait-elle, que çà finirait mal. Quand nous

vivions encore avec Nadia à Petersbourg, je me suis aperçue qu'elle se mettait à sortir fréquemment, puis tout le temps. Elle « avait des affaires ». Je ne devinais même pas ce que c'étaient que ces affaires. Ensuite, un jeune homme commença à fréquenter chez nous. C'était Volodia. Ils apportaient tout le temps des livres et partaient ensemble, je ne sais où. Je disais alors à Nadia que ce travail finirait mal. J'avais raison. Ils ont été arrêtés tous les deux et déportés. Et puis ça a roulé. De la déportation, ils sont partis à l'étranger et m'y ont fait venir ensuite. Jusqu'en 1905, nous sommes restés à Genève. Et en 1905, quand il me semblait que j'étais habituée, ils m'ont encore fait une surprise. Un jour, j'étais à la maison. Nadia arrive et prépare ses affaires. Je lui dis : « Volodia vient de sortir ; il rentrera probablement tout à l'heure. » Là-dessus, elle me répond : « Je le sais, maman, seulement, il ne rentrera pas tout à l'heure. Il est parti en Russie. Et moi j'y pars demain. Je viens seulement mettre les affaires en ordre et m'arranger pour toi. » Je suis restée bouche-bée ! « Comment, dis-je, en Russie ! » Est-ce qu'on part comme ça en Russie ? » Il a pris son chapeau et il est sorti simplement sans ses affaires ? Qu'est-ce que vous en dites, Alexeï ? — « Il le fallait », me répond Nadia. Je com-

prenais qu'il le fallait, puisqu'il l'a fait. Mais j'ai tout de même été stupéfaite. Le lendemain, Nadia est partie, je suis restée à Genève. Et quelque temps après, Bontch-Brouïevitch arriva chez moi ; il me dit : « Préparez-vous, grand'-mère, nous partons à Pétersbourg. » Et nous sommes partis chez eux. Je n'y suis pas restée longtemps. Et le peu de temps que j'y suis restée, je n'ai presque pas vu Volodia et Nadia. Ils passaient comme des comètes. Puis, ils sont partis à Genève. On m'a de nouveau transportée chez eux. Nous avons ensuite déménagé à Paris. Et ils ne resteront certainement pas ici. Ils partiront de nouveau quelque part. Ils ont toujours des fourmis sous les pieds. »

Une fois, Nadiéjda Konstantinovna me raconta leur vie à Munich, quand commença à paraître l'Iskra. Il y avait à Munich, Lénine, Nadiéjda Konstantinovna, Martov et un typo russe, Blumenfeld. La vie était alors paisible. Le Parti naissait seulement. Il n'y avait pas de luttes fractionnelles. On établissait seulement les liaisons, plus ou moins régulières avec les organisations locales de Russie. Il y avait beaucoup de travail, mais il fallait aussi s'occuper du ménage. On décida d'organiser ce dernier selon les principes de la *communauté*. Nadia Konstantinovna allait au marché. Les hommes

aidaient à la cuisine. Ils devaient aussi laver la vaisselle. Lénine et Martov lavaient la vaisselle ensemble ou bien à tour de rôle. Lénine supportait tous ces devoirs ménagers humblement et sans plainte. Martov faisait le travail consciencieusement, mais gémissait, surtout au lavage de la vaisselle. Et chaque fois, il se plaignait de la « lenteur du progrès » ; il *souhaitait* un temps où serait inventée une vaisselle qu'on n'aurait pas besoin de laver, mais qu'on pourrait simplement jeter après chaque usage. Il essayait même de trouver quelque chose dans ce genre. La question d'une vaisselle perfectionnée servait de sujet de conversation domestique, pendant la « vaisselle ». Lénine consolait Martov et lui assurait que cette vaisselle idéale existerait certainement un jour. « Pour le moment, disait-il, il faut se résigner à la lenteur du progrès et se servir de la vaisselle qui existe. »

***

Nous retrouvons les nouveaux venus de Russie, au *Social Démocrate*, avenue d'Orléans. Il y a là Rikov, Mikhaïl Mironitch (Mandelstam) et moi-même. Il y a aussi les vieux émi-

grants à Paris, comme L. B. Kamenev, qui nous faisait connaître la vie de Paris. C'est lui qui nous donnait des conseils pour s'arranger à bon compte avec le logement, la nourriture, etc. Il arriva que Rikov, au lieu de passer seulement à Paris, décida d'y passer quelque temps, pour se reposer, recueillir ses pensées, s'instruire. C'est ainsi qu'il eut à arranger son « ménage », c'est-à-dire acquérir une lampe à brûler, une théière, des verres... Kamenev s'offrit comme guide pour ces achats. Il affirma s'y connaître très bien.

Le lendemain matin, je trouvai dans cette expédition Rikov et Lénine. Ce dernier ne se tenait pas de rire. Rikov lui faisait le récit de son emménagement. Il lui expliquait que le vieux Parisien Kamenev l'avait convaincu d'acheter de la vaisselle non émaillée. « Elle est meilleur marché », lui avait dit Kamenev, « elle est plus solide, elle peut servir aussi bien pour faire bouillir de l'eau que pour n'importe quelle cuisson. » On acheta donc de la vaisselle « non-émaillée ». Et le soir on alla tous inaugurer la nouvelle vaisselle universelle de Rikov, chez lui. L'eau fut mise solennellement dans le pot « non émaillé » et le pot fut mis sur le réchaud. Hélas ! un craquement se fit entendre ; le pot sans émail tomba, éclatant en morceaux. L'eau inonda la chambre. Alors

Rikov raconta avec un humour inimitable comment le grand connaisseur Kamenev l'avait conduit expertement à travers les magasins à la recherche de ce pot de terre glaise, qui venait d'éclater devant eux.

Lénine riait littéralement aux larmes. « Eh bien, arrivait-il à dire, vous avez eu de la chance, mon cher ami. Vous avez choisi un conseiller vraiment exemplaire. Qu'il soit maintenant le spécialiste chez nous de cette question. »



En 1911, je fus chargé de diriger l'imprimerie et l'expédition du *Social-Démocrate* qui avait toujours son siège au 110, avenue d'Orléans. Cette organisation était dirigée avant moi par Kamski (M. F. Vladimirski). Mon entrée en fonctions coïncidait avec la mise en activité de la commission technique, créée par le Comité Central unifié et qui avait pour tâche de contrôler l'activité technique du C. C. Dans cette commission entraient, pour la fraction bolchevique, Kamski et N. A. Semaschko; pour les conciliateurs, Mark et L. Vladimirov.

Je trouvais avenue d'Orléans une situation peu normale. En bas, à l'imprimerie, tout était

plus ou moins en ordre. Nos typos, Vladimir et Riskine, faisaient tranquillement leur travail. Mais au premier étage, je me trouvais devant deux armoires et un bureau fermés à clefs et scellés, comme si un huissier était passé. Mais l'auteur des scellés était Vladimirov (par la suite devenu commissaire aux finances de l'U. R. S. S.). Ayant trouvé à l'imprimerie une brochure qui venait de sortir des presses (l'auteur en était, si ma mémoire ne me trompe pas, Zinoviev ; elle traitait de l'activité de la fraction s.-d. à la Douma). Cette brochure était sortie sans l'avis de la commission technique : il voyait là un acte de licence et d'illégalité de la part de l'organe central et, évidemment, en particulier de la part de Lénine. Ainsi, L. Vladimirov prit tout net la décision d'enfermer les imprimés litigieux dans une armoire, de fermer à clef, de sceller. Il n'y a que le premier pas qui coûte. Après la première armoire, la deuxième armoire, puis le bureau furent scellés. C'était une confiscation en règle. Mais l'acte du confiscateur était insoutenable, parce qu'il outrepassait le mandat de la commission technique dont il était membre.

Quinze ans sont passés depuis. Et c'est aujourd'hui que je vais avouer mon crime ! J'ai pris les ciseaux ; j'ai coupé les scellés ;

j'ai ouvert armoire et bureau. Puis j'ai appelé les brocheurs, je leur ai donné les feuilles imprimées et j'ai été chez Lénine pour le mettre devant le fait accompli. Notre entretien à ce sujet fut assez court.

— Eh bien, me dit-il quand j'arrivais, vous avez pris connaissance des affaires de l'imprimerie et de l'expédition ?

— Tout est en ordre, lui répondis-je en riant, la brochure de Zinoviev sort demain.

— Comment ? Et ces scellés idiots que Liova (Vladimirov) a posés ? C'est un farceur, ajouta-t-il en riant. Il est terrible ! Qu'est-ce que vous avez donc fait avec les scellés ?

— Je les ai arrachés et j'ai forcé la serrure, puisque Liova a emporté les clefs.

— C'est évidemment une solution très simple de la question. Mais Liova ne vous le pardonnera pas.

Vladimirov vint à l'imprimerie pendant mon absence ; voyant les brocheurs au travail, il s'emporta terriblement, fit un véritable scandale, voulut interrompre le travail ; mais il se heurta à la résistance énergique du typo Abram (Skourva). Vladimirov revint le lendemain et cette fois nous nous rencontrâmes. Il m'accusa de tous les crimes du droit commun, me menaçant d'une commission de contrôle, devant laquelle il me traduirait, non seulement

moi personnellement, mais la fraction bolchevique toute entière.

J'eus encore un litige avec Vladimirov à propos de la bibliothèque du C. C. Cette bibliothèque avait été transportée à Paris au moment où Lénine avait lui-même quitté Genève pour Paris. Par manque de place, je crois, une partie de la bibliothèque fut confiée en garde à la bibliothèque Tourguenev. Quand nous voulûmes reprendre ce dépôt, la commission technique s'y opposa et L. Vladimirov fut mandaté pour protester contre cette demande auprès de l'administration de la Bibliothèque Tourguenev. Celle-ci était neutre. On entendit donc les deux parties. Dans ce procès, je représentais le C. C., Vladimirov, la commission technique. Ce procès, — dans le cours de la vie, même chez des révolutionnaires, on n'a pas toujours le sens des proportions —, ce grave procès prit plusieurs longues soirées, au cours desquelles les pauvres membres de l'administration de la Bibliothèque Tourguenev furent obligés d'entendre tout au long les doléances contre les usurpateurs, les démagogues et imposteurs bolcheviks.

La question ne fut d'ailleurs jamais résolue et notre procès se termina en queue de poisson.

*
**

Le printemps. On commence à sentir la chaleur. La chambre de travail de Lénine est gaie ; le soleil y entre.

— Nadia, dit Lénine à Nadiejda Konstantinovna, il est temps de quitter les vêtements d'hiver. Il commence à faire chaud.

Nadia y a déjà pensé ; elle a mis en ordre sa toilette d'été. Cela a consisté à acheter une bouteille de vernis noir, à sortir du fond du placard le vieux chapeau de paille et à le couvrir soigneusement d'une couche de vernis.

Cette opération se renouvelle à chaque printemps et toujours sur le même chapeau. Le vernis forme à la fin, sur le chapeau, des couches semblables aux couches géologiques de la terre.

Lénine ne le cède pas en élégance à Nadiejda Konstantinovna. Seulement il ne travaille pas avec le vernis, mais avec l'essence. Son principal changement de toilette était le nettoyage des taches de son chapeau melon.

Le chapeau melon nettoyé, le chapeau de paille vernis, on met les habits d'hiver dans un coin. Le printemps commence officielle-

ment. Demain, Lénine commencera le nettoyage de la bicyclette.

*
**

Mark (Lioubimov), en contrôlant la comptabilité du C. C., estima nécessaire de réduire certaines dépenses. Le budget comportait un traitement de cinquante francs par semaine aux membres du C. C. et de cinquante-sept francs aux typos. Comme les moyens ne permettaient pas l'augmentation des traitements aux membres du C. C., Mark proposait de diminuer ces derniers de sept francs par semaine et mettre tout le monde sur pied d'égalité.

Cette proposition provoqua une protestation énergique de Lénine.

— Ce serait une injustice, dit-il. Nos conditions de vie sont incomparablement meilleures que celles des typos. Nous ne sommes pas liés par des heures de travail fixe, tandis qu'eux sont attachés toute la journée à l'imprimerie. Ils doivent avoir un traitement supérieur.

Les typos proposèrent alors qu'on les fit travailler à la tâche. On décida de faire cette expérience. Mais Lénine était inquiet. Il voulait savoir si les typos gagnaient ainsi régu-

lièrement autant qu'avec un salaire fixe. Il ne se calma qu'après avoir acquis la conviction, après la première paye, que les typos n'avaient pas lieu de se plaindre du nouveau mode. Il se comportait à l'égard des typos comme à l'égard de ses plus proches collaborateurs. Il recommandait à tous les collaborateurs d'écrire lisiblement et il s'efforçait d'en faire de même, bien que les typos, travaillant à l'imprimerie du parti sans interruption depuis 1902, aient eu le temps de s'habituer à déchiffrer facilement l'écriture de Lénine !

*
**

A Paris existait une caisse commune aux partis émigrés. Elle avait pour but d'aider les émigrés politiques nécessiteux. Elle puisait ses ressources dans les dons, les cotisations et toute les entreprises qu'elle pouvait organiser. Le Comité de la caisse était composé des représentants de toutes les organisations russes de Paris. L'auteur de ces souvenirs y était délégue par le groupe bolchevik. Aux réunions hebdomadaires du comité, chaque représentant proposait la liste des membres de son organisation qui avaient besoin d'un secours. La misère

était grande parmi les émigrés politiques, les listes longues et les possibilités de la caisse courtes. Il fallait arranger, rogner. C'était difficile.

Lénine s'intéressait beaucoup à l'activité de la caisse et se préoccupait beaucoup du sort des camarades nécessiteux. Certains cachaient leur misère et ne demandaient pas de secours. Lénine me proposait de les mettre sur la liste à leur insu.

— Ils ne demanderont jamais de secours, disait-il, et pourtant je sais qu'ils sont dans une misère noire. Mettez-les dans votre liste, sous des faux noms. On trouvera bien ensuite un moyen de leur faire parvenir les secours.

***

La situation des camarades malades préoccupait particulièrement Lénine. Enormément avaient attrapé la tuberculose en prison. Lénine cherchait à les envoyer à la montagne, en Suisse.

Mais il y avait aussi des camarades exigeants et alors Lénine et Nadiejda Konstantinovna étaient désarmés. Je me rappelle le cas d'un camarade qui avait réussi à s'enfuir de l'exil

et qui demandait à être remboursé de ses frais de voyage de Sibérie à Paris. Lénine et Nadiejda Konstantinovna étaient abasourdis par cette demande. Ils expliquaient sans succès à ce camarade exigeant que si le C. C. devait supporter tous les frais causés par les évasions et les voyages, il lui faudrait des millions et que le C. C. ne pouvait rembourser de telles dépenses que dans les cas où lui-même appelait un camarade pour un travail. Or, le camarade ne se trouvait vraiment pas dans cette situation : il s'était évadé et il était venu à Paris de son propre chef, simplement après avoir écrit à Nadia Konstantinovna, pour lui demander s'il trouverait du travail à Paris, dans sa profession et après avoir reçu la réponse suivante de Lénine : qu'il vaut mieux habiter à Paris et travailler dans sa spécialité, que de rester prisonnier en Sibérie.

D'ailleurs il ne reçut pas l'argent demandé. Cet épisode fit sur Lénine une pénible impression.

***

Les rapports de Lénine avec Abram le Letton, ou, comme nous l'appelions Abram du C. C., étaient paternels et bienveillants. Abram

était une victime du directeur de la prison de Riga, un nommé Gregousse. A Abram, on lui a cassé les reins dans les tortures. Il a été transformé en invalide, non seulement physiquement, mais moralement.

Abram ne manquait aucune réunion, quelle que fût l'organisation. Il était au courant de toutes les querelles fractionnelles, et ce n'est pas aux questions de principes qu'il s'intéressait, mais aux commérages, racontars, cancans qui les accompagnaient ! C'était pour lui un véritable devoir d'aller de temps en temps chez Lénine et de lui vider son sac de nouvelles. Ces nouvelles étaient quelquefois tout à fait fantaisistes, ahurissantes. Vladimir Illich l'appelait en riant « Le moniteur de Paris » et écoutait toujours ces nouvelles avec un sourire bienveillant. Quand ces nouvelles étaient par trop ahurissantes, Lénine riait aux éclats et arrêtait Abram :

— Où puisez-vous donc vos renseignements? C'est d'une magnifique fantaisie ! lui disait-il.

Mais Abram ne se démontait pas et continuait son récit sur les machinations des mencheviks... Il souffrait d'une difficulté de la langue, ce qui pouvait amener parfois des incidents très drôles.

Un jour, il vint chez Lénine et lui dit : « Ca-

marade Lénine, dans la ville, courent des salopes... (*). »

L'effet fut prodigieux! Lénine jeta un regard très étonné sur Abram qui devint lui-même très embarrassé.

— Que dites-vous donc Abram, quels mots employez-vous donc ?

Abram ne comprenait pas ce qu'on lui reprochait. Quand à Nadiejda Konstantinovna, elle était aussi très gênée.

— Peut-on s'exprimer ainsi, protestait-elle.

Abram, ne se sentant pas du tout coupable, regardait étonné, tout le monde et poursuivait:

— Pourquoi ne voulez-vous pas croire qu'en ville courent des salopes que vous voulez faire ces jours-ci une conférence ?...

On comprit la prononciation scabreuse. Il s'agissait des bruits, des rumeurs et les salopes n'avaient rien à voir dans toute cette histoire.

Cela fit rire Lénine aux larmes. Et longtemps, le seul souvenir de ce quiproquo suffisait à le mettre de bonne humeur.

***

(*) Le malentendu repose sur les prononciations approchante en russe des mots *« chliouhi »* et *» slouhi »*.

Je ne me souviens plus lequel des participants au Congrès de Londres m'a raconté l'histoire suivante.

Quelques jours avant la fin du Congrès, il apparut que la situation financière était si peu reluisante qu'il serait presque impossible de tenir le Congrès jusqu'au bout et de donner aux délégués de quoi rentrer chez eux. Il fallait trouver une planche de salut financier ! On s'adressa aux socialistes anglais qui trouvèrent un anglais prêt à avancer la somme nécessaire, à la condition qu'un des répondants serait Gorki, présent au Congrès et un autre, un membre du C. C. On choisit avec Gorki, Lénine. Mais comme l'Anglais était un personnage important, qui vivait dans un manoir somptueux, il fallait être habillé en conséquence. Les vêtements de Gorki étaient passables. Mais le complet de Lénine ne correspondait aucunement à la saison. Et le fond de son pantalon était suffisamment ravaudé, les coudes de son veston terriblement usés. Quelques membres du Congrès attirèrent l'attention du Congrès sur cet inconvénient. Mais Lénine, ayant bien regardé son complet, décida :

— Nous n'avons plus le temps de nous occuper de cela maintenant. Si l'Anglais est choqué, tant pis.

Et il partit comme il était.

Cette dette fut-elle liquidée ? Je l'ignore. En tout cas l'argent fut obtenu. Mais d'après L. Daïtch, qui me l'a dit en 1917, à un moment plutôt occupé, la dette n'aurait pas encore été remboursée à cette époque. Le reçu signé par Lénine et Gorki doit se trouver encore chez l'Anglais.

*
**

La période d'engouement de Lounatcharski pour Mach et Avenarius et sa recherche de Dieu, faisaient du bruit dans les milieux du Parti, et non seulement à l'étranger, mais encore en Russie. On pensait avec effroi aux réunions illégales qui se tenaient alors à Moscou. On faisait des rapports sur la nouvelle philosophie, on votait des résolutions, les passions en devenaient trop chaudes. On risquait d'être arrêté. Cette période était particulièrement trouble à l'étranger où vivaient les *as* de cette nouvelle philosophie. Lounatcharski tonnait partout et A. Bogdanov écrivait en masse. D'ailleurs Lounatcharski ne lui cédait en rien pour les écrits; même, il surpassait la production de Bogdanov. A cette époque, parut juste-

ment son livre *La Religion et le Socialisme,* qui défraya les discussions.

Lénine ne participait pas aux discussions officielles et ne parlait pas dans les nombreuses réunions où l'on discutait les questions philosophiques. Quand il eût pris connaissance de *La Religion et le Socialisme*, il prononça un court jugement : « Ce n'est pas bien grave. » Au début, il n'attribuait pas beaucoup d'importance à l'engouement de Lounatcharski pour la philosophie de Bogdanov. Mais il comprit la nécessité de réagir dès que cet engouement devint épidémique.

— Il est temps de leur remettre de l'ordre dans la tête, déclara-t-il, autrement, ils arriveront à dire les pires bêtises !

Et il se mit au travail. Il resta alors du matin au soir à la bibliothèque Sainte-Geneviève, compulsant un nombre infini d'ouvrages philosophiques. Il partit même à Londres pour travailler au British Museum. A son retour, il se mit à son livre *Matérialisme et Empiriocriticisme.* C'était un travail fou. Il n'avait alors ni secrétaire, ni dactylo. Il devait faire tout lui-même.

La parution de ce livre suscita à nouveau des discussions passionnées. Mais c'était déjà la fin de l'engouement pour l'empiriocriticisme. Je ne sais pas si le livre « mit de l'ordre

l'émigration, cette entreprise prendrait des formes anormales et parfois repoussantes.

— Lounatcharski s'emballe facilement et portera certainement aux nues tout ce que lui liront les membres du cercle.

Ce fut d'ailleurs ainsi. Il faut dire que la plupart des œuvres littéraires qu'on lisait à ce cercle étaient très médiocres. Cela n'empêchait pas Lounatcharski de leur consacrer des compte rendus élogieux. Les résultats de ces compte rendus étaient parfois malheureux. Un des membres du cercle, énivré par les éloges, décida d'abandonner son métier, qui lui assurait l'existence, pour s'adonner entièrement aux lettres. Il se trouva en fin de compte dans une situation matérielle très difficile, car nulle part on ne voulait imprimer ses œuvres.

⁂

Le parc Montsouris était le parc des émigrés. Une partie considérable des émigrés habitaient dans les rues adjacentes et on peut dire qu'ils l'ont colonisé. Du matin au soir, les allées accueillantes du parc étaient pleines des voix sonores des enfants des émigrés. Lénine avait des amis parmi cette marmaille. C'était le fils

de Zinoviev ; les enfants de Kauski, Kolia et Seriojka et le garçon de Kamenev, Lioutik. Quand il rencontrait ses petits amis en traversant le parc, il s'arrêtait toujours pour lier conversation avec eux. Seriojka, vif et agile, le mettait tout de suite, en zézayant, au courant de ses affaires et de ses intérêts au sujet du cerceau et du grand canard qui nageait dans l'étang et qui attirait son attention. L'aîné Kolia, s'occupait plus sérieusement.

Lénine les écoutait, s'attristait de leurs chagrins, admirait le grand canard et partait à ses affaires.

Souvent, presque chaque jour, on pouvait y rencontrer Lounatcharski poussant la voiture où était son enfant. Mais dans la voiture ne se trouvait pas seulement son fils. Il y avait un nombre inouï de journaux, revues et livres. Il poussait la voiture du ventre, les deux mains étant occupées par un journal ou un livre, dont la lecture l'absorbait toujours. Une fois, Lénine aperçut ce groupe pittoresque. Il regardait, étonné, Lounatcharski qui passait dans une allée voisine et s'écria :

— Mais il peut l'étouffer ! En voilà un fou !

Et se rappelant ensuite ce tableau, il riait de la bibliothèque roulante et répétait :

— On ne devrait pas lui confier un enfant.

*
**

Kamenev habite au deuxième étage et Lounatcharski au troisième de la même maison. Mais les « rapports diplomatiques » entre les deux logements se trouvent, sinon rompus, tout au moins très tendus. Car le troisième étage c'est le groupe « En avant » et le deuxième est bolchévik-léniniste. Les rapports sont aussi tendus entre le groupe bolchevik et le groupe « En avant », auquel adhéraient en dehors de Lounatcharski, A. Bogdanov, G. Aleksinski, Chômeur (Manouilski) et d'autres. Au début, les rapports entre les deux groupes étaient supportables, mais ils se sont ensuite envenimés. Il y eut des scandales et même assez retentissants. Je me souviens d'une réunion du groupe bolchevik au café, 11, avenue d'Orléans. Je ne me rappelle pas l'ordre du jour. Tout à coup, des membres du groupe « En avant » parurent dans la salle. Lénine, qui était assis dans un coin, considéra tout d'abord avec étonnement cette apparition.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'écria-t-il étonné. Ça sent le grabuge.

Il ne s'était pas trompé. Quelques instants plus tard, du groupe qui venait d'entrer, se firent entendre des interruptions, des cris se transformant rapidement en tapage.

— Têtes dures ! Démagogues ! fusaient des interpellations vers le groupe bolchévik. Les

passions commençaient à se donner libre cours.

Lénine était extrêmement ému. Nadiejda Konstantinovna, qui voulait calmer les passions déchaînées, se vit traiter d'un mot injurieux. Ce fut la fin. Il fallut lever la séance. Le public s'en allait. J'ai observé à ce moment Lénine. Je ne l'ai jamais vu aussi troublé. Il était pâle. Il saisit son chapeau et quitta la salle en vitesse. Tout le monde partit. Nous allâmes à quelques-uns dans un café voisin pour nous entretenir de l'incident. Lénine n'était pas là. Et c'est seulement tard dans la nuit — il était une heure, une heure et demie — que je le rencontrai non loin de l'avenue d'Orléans, rentrant à la maison avec Antonov-Popov. Il pleuvait. Lénine marchait vite tenant son chapeau à la main. Il était encore ému de l'incident. Nous l'accompagnâmes jusqu'à la maison et il répétait sans cesse le long du chemin :

— C'est une infâmie ! Etre capable d'un pareil scandale ! C'est le comble de tout !

Il ne pouvait se calmer. On a su ensuite, qu'après avoir quitté la réunion, il avait marché pendant plus de deux heures dans les rues pour arriver à se calmer.

***

Le groupe « En avant » faisait assidûment la cour à Gorki, qui s'y prêtait volontiers. Mais Lénine ne trouvait pas ce roman à son goût. Cela lui déplaisait énormément.

— Ah, ces artistes ! Des gens qui s'emballent ! C'est difficile de s'accorder avec eux.

Et une fois, quand Gorki, arrivé à Paris, participa au concert organisé par Vera Figner au profit des exilés, le groupe bolchevik, qui organisait aussi un concert, décida de s'adresser à Alexeï Maximovitch pour lui demander son concours. On décida de se servir de l'entremise et de la protection de Lénine. Mais quand il fut mis au courant de ce projet, Lénine réfléchit quelques instants et refusa d'aller parler à Gorki :

— Non, non, je n'irai pas. Car si je le rencontre, nous nous disputerons certainement. Et je ne veux pas me disputer avec lui. Je ne lui écrirai pas non plus. Il vaut mieux que quelqu'un aille le trouver de ma part.

Je fus désigné. J'ai couru trois jours derrière Gorki et je ne pouvais pas l'attraper. Je ne l'ai trouvé que le soir même du concert dans les couloirs de la salle Wagram, dans une foule qui le pressait contre le mur.

Il tressaillit dès qu'il entendit le nom de Lénine.

— Il est là ? demanda-t-il.

— Non, il n'est pas là, mais je viens de sa part.

Gorki compris sans doute la « diplomatie » de Lénine et dit d'un air triste :

— Il complique lui-même et puis il se fâche. Il est incorrigible.

Il n'accéda pas à notre demande, en motivant son refus par son prochain départ.

Quelque temps plus tard, Lénine reçut une lettre de lui, envoyée de Capri. Il me l'a montra et je me rappelle bien la phrase suivante : « Je sais qu'il y a beaucoup de gens dans le parti qu'il ne faut pas simplement chasser, mais chasser à coups de bâton. Mais vous ne mesurez pas vos coups et vous frappez à bras raccourci. De cette façon, on peut causer un malheur. »

— C'est étonnant, disait par la suite Lénine, il comprend, critique et grogne. Bogdanov l'a-t-il envoûté ?

*
**

— Cela ne va pas avec Volodia, se plaignait la mère de Nadiejda Konstantinovna. Il travaille sans répit et ne veut pas se reposer.

Nadiejda Konstantinovna s'inquiétait. Mais

cela ne changeait rien. Lénine continuait à travailler avec la même intensité ; du matin jusqu'au soir et tard dans la nuit. Ce n'était pas étonnant qu'il eut des étourdissements. Une fois, je me trouvais avec Nadiejda Konstantinovna. Lénine rentre de la ville et lui demande :

— Y a-t-il la réponse de New-York ?

— De New-York ? Quelle réponse ? A quelle lettre ? s'étonne Nadiejda Konstantinovna.

— Mais à la dernière lettre ?

— Voyons, tu viens de l'expédier aujourd'hui.

— C'est vrai ? Aujourd'hui ?

— Vous voyez ? me dit Nadiejda Konstantinovna, avec reproche, il est complètement surmené.

Lénine rit de son étourderie et se mit au travail.

A Pétersbourg, paraissait alors le quotidien l'*Etoile*. Vladimir Illich lui envoyait chaque jour des articles. Vers sept heures du soir, il commençait à écrire son article et le mettait sous enveloppe vers 8 h. 1/2-9 heures. Il prenait son chapeau et son pardessus et allait le porter à la gare du Nord au wagon postal du train qui allait en Russie. Il savait que le métro fait le trajet de la station Alésia à la gare du Nord en 22 minutes et s'arrangeait

pour arriver 10 minutes avant le départ du train. Combien de fois je lui ai proposé de rester à la maison, quelqu'un d'autre pouvant se charger d'expédier la lettre. Il ne voulait rien entendre et m'assurait toujours que ces voyages à la gare constituaient pour lui des promenades agréables.

— Ce n'est pas la peine de perdre votre temps, ajoutait-il.

Ces voyages quotidiens à la gare privaient Lénine de la possibilité d'aller au théâtre, au concert ou au cinéma. Quand on lui proposait d'aller se distraire, il répondait toujours qu'il était occupé. Toutes les tentatives pour le « sortir » subissaient la plupart du temps un échec. Et ces tentatives étaient nombreuses. Feu Antonov-Popov, qui avait toujours des billets gratuits aux concerts, « s'indignait » particulièrement. Il tournait longtemps autour de Lénine, mais ce dernier était toujours occupé. Une fois, nous avons su enfin ourdir avec Antonov un complot. Nous sommes allés chez Lénine et je lui ai dit que je m'en allais à la rencontre de connaissances arrivant à la gare du Nord et que je pouvais emporter en même temps son article pour l'*Etoile*. Cette fois il accepta et, profitant de sa soirée libre, il alla au concert avec Antonov. Il en était enchanté le lendemain, ce qui ne l'empêcha pas de trai-

ter Antonov de bandit lorsqu'il apprit que je n'attendais pas d'amis et que tout avait été arrangé « avec préméditation ».

Je me rappelle qu'un soir, Lénine alla avec empressement entendre Montéhus, le populaire chansonnier-ouvrier français. L'artiste était ce soir-là en pleine forme. Il chantait et déclamait les meilleures pièces de son répertoire. Après l'audition de Montéhus, Lénine disparut. On le chercha dans la salle, mais il n'y était pas. On apprit qu'il était allé dans les coulisses faire la connaissance du chansonnier. Et ils s'emballèrent tellement l'un pour l'autre par leur conversation, qu'ils restèrent, sans y prendre garde, jusqu'à 4 heures du matin.

Lénine venait toujours aux soirées organisées par le groupe bolchévik. Je me souviens d'une petite fête de Jour de l'An, près de la porte d'Orléans, dans la cave d'un café dont les murs étaient couverts, on ne sait pourquoi, de dessins de chats noirs avec des yeux terribles. Un chat noir de dimensions énormes et avec des yeux encore plus terribles, fixait le public de la scène. Lénine considérait avec étonnement les dessins muraux.

—Vous avez choisi un gai local pour fêter le Jour de l'An, s'exclama-t-il en riant. Rien à dire.

Mais les décors funèbres ne gâtèrent pas les

bonnes dispositions du public. Tout le monde s'amusait. On chantait. Lénine chantait de tout son cœur quand on entonna « Stienka Rasine ». Il essaya de chanter le baryton, mais n'y réussit pas et continua comme il put, en agitant désespérément les bras. Vers quatre heures du matin, nous allâmes tous sur le boulevard désert. L'animation ne nous quittait pas. La femme de N. A. Semaschko et Ilia Zafir (Moïsseïeff) commencèrent une danse russe. Mais des agents cyclistes demandèrent poliment de cesser le bruit. La danse fut interrompue. Lénine riait aux éclats.

— Eh bien, vous avez eu peur ? C'est terrible un agent.

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

En 1909, on convoqua à Paris une conférence du parti. Parmi les délégués de Moscou, se trouvait Donate (Schouliatikov) que Lénine aimait beaucoup et connaissait depuis longtemps. Schouliatikov était un militant excellent, bon théoricien du marxisme et un homme charmant. Mais il avait un faible pour le vin. Il était conscient de cette maladie et la combattait par tous les moyens. A certaines périodes, il travaillait avec enthousiasme, complètement absorbé par le travail du parti. Et, tout d'un coup, il commençait à boire, à l'étonnement de tous ses camarades.

Il était arrivé à Paris dans une période normale de sa vie. Il participait activement aux travaux de la conférence. Brusquement, sans qu'on s'y attendît, il donna des signes de fai-

blesse et de dépression morale. Pour ceux qui le connaissaient, c'était un mauvais signe. On l'entoura d'attentions particulières. Lénine le soignait comme une nourrice et tâchait de ne jamais le laisser seul. Mais un jour, Schouliatikov disparut. Lénine s'inquiéta fortement et se mit à sa recherche, mais sans résultat. Ce n'est que trois ou quatre jours après, tard dans la nuit, qu'un taxi s'arrêta devant le n° 4 de la tranquille rue Marie-Rose. De la voiture descendit Schouliatikov ; il sonna à la porte et monta les escaliers réveiller Lénine. Lénine paya le chauffeur, emmena Schouliatikov dans un hôtel et le mit au lit.

On n'a pas su où Schouliatikov était resté pendant tout ce temps. Il ne le savait pas lui-même et n'essayait pas de le savoir.

Cet incident fit une impression très pénible sur Lénine et il ne se le rappelait pas sans dégoût.

*
**

On appelait le local du 110, avenue d'Orléans, dans les pires moments, « le guêpier », dans le meilleur des cas, « l'état-major léni-

niste » et, dans les moments de rage, « l'état-major des bandits ».

Qui ? Tout le monde. C'est devenu une mode fortement enracinée. Les souvenirs raniment une multitude de réunions et d'orateurs fulminants : Antonov Ovséienko, avec ses boucles tombant dans le dos, appelant les foudres du ciel, agitant le poing contre les « corrupteurs » ; Losvski s'apprêtant à démasquer les « affaires louches des gars de Lénine » ; Charles Rappoport ironisant méchamment contre Lénine ; Dan, avec sa voix calme, régulière, pleine de tristesse infinie, s'adressant au public et lui montrant l'impureté des intentions bolchéviques ; enfin le nerveux Martov, allumant à la tribune, l'une après l'autre, une quantité innombrable de cigarettes qu'il jetait immédiatement.

Les becs de gaz de la bibliothèque, avenue des Gobelins donnent une lumière irrégulière et papillotante. Le local est archi-comble. On juge toujours les mêmes bolchéviks. Les détails ? Cela n'est pas intéressant. Toutes les réunions se ressemblent.

Il me semble que Lénine n'a jamais assisté à une réunion dans cette bibliothèque. Mais il interrogeait par la suite, en détail, ceux qui y avaient assisté. Il s'intéressait particulièrement aux interventions de Martov, qu'il prenait très

au sérieux. Il avait pour lui une profonde sympathie. Il l'aimait et l'estimait beaucoup, car ils étaient liés par une forte amitié qui s'était établie entre eux au cours de leur travail en commun, à l'aurore du mouvement social-démocrate.

Il n'aimait pas, au contraire, Dan.

Ornatski (Tchitcherine) était une figure pittoresque parmi les émigrants. Il était à ce moment secrétaire du bureau menchévik à l'étranger. Coulant, calme, parlant lentement et doucement, il ne s'excitait jamais et n'élevait jamais la voix. Il n'aimait pas sincèrement les bolchéviks qu'il considérait comme des monstres humains et il était convaincu que leur existence présentait un phénomène tout à fait anormal. Il ne s'emportait pas, ne se mettait jamais en colère, ne parlait pas dans les grandes réunions, mais il avait son auditoire avec lequel il entretenait des relations régulières ; il écrivait beaucoup de longues lettres à toutes les organisations menchéviques existant à l'étranger, et non seulement aux organisations, mais aussi à des émigrants individuels, disséminés en Europe et en Amérique.

On pouvait le voir chaque soir dans sa large pélerine et avec une énorme serviette bourrée d'un nombre invraisemblable de papiers, assis toujours à la même petite table devant un lait

chaud, dans le Café de Lyon, avenue d'Orléans. Il écrivait éternellement ses lettres et les accompagnait du numéro récent de la *Voix du social-démocrate.* Il attirait dans ses lettres l'attention des organisations et des particuliers sur l'un ou l'autre des articles du journal qui traitait le dernier « crime » des bolchéviks. Chaque lettre avait sa copie, et non seulement les lettres, mais même les papiers les plus insignifiants. Je me rappelle qu'une fois, en rentrant à l'expédition, je trouvai un mot bref : « Je suis venu à 4 heures 37 minutes. Ornatski ». Quelque temps après, j'allai pour une affaire quelconque au bureau menchévik à l'étranger, c'est-à-dire chez le même Ornatski. Il me rappela sa visite à notre expédition. Je m'en souvenais, mais j'avais oublié sa date précise. Quelle ne fut pas ma surprise, quand il alla chercher un dossier sur une des nombreuses étagères et, après avoir tourné quelques feuillets, en sortit triomphalement la copie de son mot. Une telle ponctualité m'abasourdit et je le racontais à Lénine à la première occasion. Il rit et me fit cette remarque :

— Tchitcherine exagère un peu, mais il possède des qualités irremplaçables. Il serait un excellent diplomate.

⁂

En été 1908 éclata le fameux scandale des billets de cinq cents roubles, dont on s'était emparé au cours de l'expropriation de la banque à Tiflis. On arrêta en même temps à Stockholm, Master (Stroïan) ; à Munich, Olga Ravitch (Karpinskaïa), et encore deux Georgiens, dont je ne me rappelle pas les noms. A Paris, on arrêta au départ du train de Londres, le « père » (Litvinov). On trouva chez tous les prisonniers des billets en partie changés et en partie non-changés.

Ces arrestations firent beaucoup de bruit dans le public, et dans le parti un scandale épouvantable. Les menchéviks se démenaient comme des diables et voyaient là une trahison des décisions du Congrès de Londres.

On a beaucoup écrit sur cette affaire et je ne m'arrêterai aux faits que dans la mesure où ils se sont gravés dans ma mémoire. Je me trouvais alors à Zurich, où vivait Touri (Beksadian) qui avait reçu la mission d'organiser parmi les émigrants zurichois un groupe de « changeurs ». C'était le premier groupe et le premier essai de change. On pensait, au cas où la première expérience réussirait, à organiser une deuxième équipe et à l'envoyer dans d'autres villes. La réunion des « changeurs » devait avoir lieu à Paris. Le jour fixé, Beksadian, Master, Sasonov et Olga Ravitch qui

était arrivée la veille de Genève, quittèrent Zurich. A Paris, les échangistes se réunirent, pour la distribution des tâches. Master (Stroïan) partit à Stockholm, Olga Ravitch à Munich, Sasonov à Monte-Carlo et Litvinov, qui se trouvait déjà à Paris avant l'arrivée des Zurichois, devait partir à Londres.

Comme c'était le premier essai, on ne donna à chacun qu'un petit nombre de billets. C'est Litvinov qui en avait le plus.

Tout marchait bien et rien n'annonçait aucune complication. Stroïan et Olga partirent et Sasonov et Litvinov s'apprêtaient à quitter la ville. Mais dès que Litvinov arriva à la gare et voulut monter dans le train, il fut arrêté. Un ou deux jours plus tard, les journaux publiaient la nouvelle de l'arrestation de Stroïan à Stockholm et d'Olga à Munich. Sasonov, qui n'était pas encore parti, s'était dépêché de rendre ses billets au caissier désigné à cet effet, Ottsov (docteur Jitomirski) qui gardait déjà une bonne partie de billets non changés.

Il était clair qu'un traître s'était mêlé à l'affaire. Mais où le chercher ? La question restait sans réponse et on essayait de se contenter de l'hypothèse que l'échec était dû à un hasard !

Le temps que s'échafaudaient ces supposi-

tions, une tempête inouïe s'éleva dans les milieux du parti. De grandes accusations tombaient sur les bolchéviks et en particulier sur Lénine. Quelques voix s'élevèrent qui crièrent à la nécessité d'exclure du parti tous les bolchéviks. Une réunion spéciale du C. C., convoquée à ce sujet, décida sous la pression des menchéviks, de brûler les billets de cinq cent francs restants. Comme la majeure partie de ces billets se trouvait chez Ottsov, on s'adressa à lui pour qu'il livrât à l'autodafé le bien qu'il détenait. Ottsov s'empressa d'exécuter les ordres et apporta le lendemain dix ou douze bouts de billets de cinq cents roubles avec les bords brûlés, ce qui devait prouver qu'il avait rempli sa mission. Mais comme il avait un nombre beaucoup plus considérable de ces billets, il déclara que, craignant une perquisition, il en avait donné une partie à un ami qui avait quitté Paris et les avait emportés. Mais il n'avait pas été possible d'apprendre qui était son ami et où il avait emporté l'argent. En tout cas, il était clair que Ottsov « s'embrouillait ». Comme l'affaire se déroulait dans la plus stricte conspiration, le grand public ne connaissait pas cet incident. Quelques amis seulement, dont Lénine, pensaient que Ottsov s'était approprié l'argent, bien qu'il n'en pût rien faire.

Une petite partie seulement des billets fut trouvée en possession du groupe « En avant ». Quelques années plus tard, ses membres parisiens les envoyèrent à Vetséosol, qui se trouvait à New-York et qui réussit à échanger quelques billets. Il fut découvert au cinquième ou sixième, et resta quelque temps en prison, mais fut ensuite libéré.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis cette affaire. Les passions étaient calmées. Stroïan et Olga Ravitch avaient déjà terminé leur emprisonnement. A Londres, Litvinov se portait bien. Quelquefois seulement, les amateurs d'histoires revenaient à l'incident tombé dans l'oubli et essayaient de trouver une explication aux causes de la découverte de l'affaire.

L'explication est venue d'une façon tout à fait inattendue. C'était en 1912. Un beau jour arriva chez Lénine, Bourtsev, qui lui dit que les preuves étaient parvenues de la liaison du docteur Jitomirski avec l'Okhrana. Mais comme ces preuves étaient encore insuffisantes pour une déclaration publique, il se bornait pour le moment à donner un simple avertissement.

La déclaration de Bourtsev ne fit pas sur Lénine l'impression de la foudre tombant d'un ciel clair. Il n'avait pas, depuis longtemps, beaucoup de sympathie pour Jitomirski, sur-

tout depuis l'affaire des billets brûlés. Il ne restait plus qu'à le rendre inoffensif, ce qui n'était pas facile. On ne pouvait pas donner connaissance des soupçons sans preuves et Jitomirski était très populaire et avait beaucoup d'amis, aussi bien dans la grande masse des émigrants que parmi les membres du groupe bolchévik.

Qui ne le connaissait pas ? Il me semble qu'il n'y avait pas un émigrant vivant à l'étranger entre 1902 et 1914, qui n'eut rencontré Ottsov ou n'eut entendu parler de lui. Un homme grand, élancé, vêtu toujours élégamment, avec un sourire bienveillant, mais des yeux froids, désagréables. Il était partout un hôte indésiré.

Il avait déjà commencé son travail dans le parti en 1902, étant jeune étudiant et s'était affilié au groupe berlinois de l' « Etincelle ». On lui confia des missions secrètes et responsables. Il avait à faire avec les passeports, les transports de matériel ; il connaissait les gens qui accompagnaient ces transports, il connaissait tout le mécanisme de l'envoi des militants de l'étranger en Russie. Je ne sais pas combien de transports, combien d'hommes furent arrêtés de 1902 à 1905, mais il y en eut beaucoup. On arrêtait les gens en Allemagne avant la frontière russe et en Russie. On sentait la main

du provocateur, mais il n'y avait pas possibilité de le découvrir. Tout le monde le cherchait et Jitomirski plus ardemment que les autres.

En 1902, il fit un voyage à Rostov sur le Don et dans d'autres villes, pour établir la liaison des organisations russes avec l'étranger. Il reçut les adresses au centre. Je ne connais pas les conséquences de ce voyage pour les organisations visitées.

1905. L'étranger s'est dégarni. Les émigrants sont partis en Russie. Jitomirski est resté sans travail. Mais cela n'a pas duré longtemps. A la fin de 1906 et au commencement de 1907, les centres européens se sont de nouveau peuplés d'émigrants. La Suisse se garnissait particulièrement vite et spécialement Genève. Berlin n'était plus le centre important de l'émigration comme jusqu'en 1905. Et un beau jour, apparut à l'horizon genevois la figure de Jitomirski, expulsé de Berlin pour ses idées révolutionnaires.

Le martyr ne tarda pas d'entrer de nouveau dans le vif du travail du parti. Il obtint d'assister au Congrès de Londres et en décembre 1908, à la conférence du parti, il était secrétaire du bureau des groupes étrangers du P.S.-D.O.R. ; il participa activement à l'organisation de la conférence de ces groupes. En

somme, il accomplit le stage d'un militant actif. Jitomirski suivait Lénine comme une ombre. Quand Lénine, et avec lui, toutes les institutions centrales se transportèrent, en 1908, à Paris, Jitomirski s'y rendit immédiatement. Il loua un appartement chic, boulevard Raspail, et ouvrit un bureau de consultations de « Médecin de l'Université de Berlin. Takov Abramovitch Jitomirski ».

Personne ne savait comment il était devenu médecin. Il resta à la Faculté de médecine trois ans, étant étudiant de nom, mais fréquentant les cours très rarement. Rassasié de la médecine, il passa à la faculté de droit, où il étudiait les sciences juridiques avec la même ardeur. Le plus bizarre était qu'il possédait un diplôme de médecin. Comment il l'avait eu était un secret qu'on ne pouvait pas comprendre. On soupçonna qu'il l'avait reçu par les soins du département de police russe.

Le « docteur en médecine de l'université de Berlin » menait une vie large, éditant un annuaire des villes d'eau et un journal médical russe. Il donnait les traductions à faire surtout à N. K. Semaschko et à M. F. Vladimirski pour être plus près des milieux du parti.

Toute cette activité « médicale » passait au second plan, s'effaçait devant son activité poli-

tique. L'organisation du parti, la caisse des émigrants, toutes les commissions du parti et entre les partis, l'organisation des soirées, des conférences et des multiples autres entreprises, tout cela avait lieu avec sa collaboration active. On lui demandait de rendre des services et il ne refusait jamais à personne.

Il faisait l'impossible pour gagner la confiance de Lénine. C'était après l'affaire du change et il sentait toujours nettement sur lui son regard méfiant. Il sentait et devinait que Lénine tâchait, d'une façon, il est vrai, imperceptible pour les autres, de le tenir loin du centre. Et c'est pourquoi il essayait de se faufiler par la périphérie. Combien souvent la périphérie a exprimé son mécontentement de ne pas voir le courageux militant Ottsov à la direction du travail.

Le rêve de sa vie était de gagner la confiance de Lénine. Que de fois n'a-t-il pas essayé de l'avoir comme hôte. Mais Lénine réussissait toujours à se défiler habilement. Deux ou trois fois il l'attira, non pas chez lui, mais au café.

Une tradition s'était établie chez nous d'aller, après chaque réunion, bavarder au café, en buvant un bock. Chaque fois que Jitomirski était présent à la réunion, il était l'initiateur de la promenade dans un café voisin et ne

laissait personne payer sa consommation. Il payait pour tous. Une fois, comme nous sortions ensemble avec Lénine, il saisit l'occasion et nous entraîna au café. Lénine ne pouvait se retirer et vint avec nous. Jitomirski resplendissait, comme s'il était comblé de bonheur. Mais Lénine n'était pas du tout content et il se retira en saisissant un moment propice.

Ce n'était que de l'enfantillage en comparaison de la situation dramatique créée après la visite de Bourtsev chez Lénine. Quelques mois auparavant, on me confia la direction de l'expédition et de l'imprimerie. Dès le premier jour de mon installation 110, avenue d'Orléans, je devins l'objet des plus grandes prévenances de la part de Jitomirski. Il venait souvent à l'expédition, essayait de me donner des conseils techniques en rappelant son « expérience berlinoise ».

Un jour, Lénine m'appela et me dit d'être prudent avec Jitomirski. Il me raconta la visite de Bourtsev.

La situation était pénible. Il y avait un doute, mais pas d'indications concrètes, ni de preuves précises. On ne pouvait pas saisir l'opinion publique, ni rompre brutalement avec le provocateur présumé et l'éliminer du travail du parti, en se basant sur ces doutes. On créa en secret une commission d'enquête, dont fai-

saient partie, à ma souvenance, Kamski (M. I. Vladimirski) et N. V. Sapojkov (Kousnietsov) et Bourtsev. Cinq personnes seulement connaissaient les soupçons et l'existence de la commission. Lénine ne le dit même pas à Kamenev. C'est pourquoi ce dernier continuait à entretenir des relations amicales avec Jitomirski. Piatuitsa, qui avait déménagé de Leipzig à Paris, ne le savait pas non plus et Jitomirski se collait particulièrement à lui, car il savait qu'il dirigeait l'expédition et le transport du parti.

Quand j'en fis la remarque à Lénine, il me répondit :

— La situation est difficile, mais il n'y a rien à faire. Je suis tranquille pour Piatnitsa : Jitomirski n'en sortira rien. Il est tellement conspirateur qu'il ne se confie certainement pas à lui-même les affaires !

Pendant que les travaux de la commission d'enquête suivaient leur cours. Jitomirski continuait à fréquenter les réunions du groupe et prenait part aux discussions. Je me rappelle maintenant une de ces réunions. A l'ordre du jour se trouvait l'élection du comité du groupe. Dès qu'on aborda cette question et que des candidatures furent proposées, une des premières fut celle de Jitomirski, soutenue de tous les côtés. M. J. Vladimirski, assis à côté

de moi, ne tenait pas en place, Nadiejda Konstantinovna regardait dans notre coin avec désespoir. Quelques instants plus tard, nous recevions un mot de Lénine, assis dans un coin opposé. La note était courte et laconique : « Il faut à tout prix écarter cette candidature. »

Nous sommes intervenus. Tout d'abord moi et ensuite M. F. Vladimirski, nous démontrions d'une façon prudente qu'il fallait nommer au comité des camarades disposant de leur temps, car il y avait beaucoup de travail; que Jitomirski était extrêmement occupé et c'est pourquoi il pourrait difficilement remplir les devoirs de membre du comité. Il nous fallut faire longtemps la démonstration, car de nombreux camarades maintenaient sa candidature. Le coupable de cette histoire sauva lui-même la situation, en refusant d'être élu au ballotage. Cette fois, la situation fut sauvée. Mais ce qui réussit une fois, ne réussit pas par la suite. Jitomirski fut élu dans quantités de commissions et put se mêler au travail du groupe.

Jitomirski menait un large train de vie. Il recevait des invités. La plupart étaient évidemment des nôtres. Kamenev, Platnitsa, Moïsseïev, Kotov et d'autres étaient ses hôtes presque chaque jour. Il nous proposa une fois de faire une photographie d'ensemble. Je voulus

me défiler, mais Kamenev insista et il fallut s'incliner. En fin de compte, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter ; nos photos se trouvaient depuis longtemps dans toutes les Okhranas russes. Leur collection s'est enrichie d'un nouvel exemplaire.

Il nous prit ensemble et Piatnitsa individuellement. Les deux photos furent ensuite retrouvées, après la révolution de février, dans les archives de l'Okhrona russe à Paris.

Mais tout a une fin. Un beau jour, Bourtsev m'appela et me déclara qu'il avait reçu la confirmation de l'activité provocatrice de Jitomirski. Il est vrai que les indications reçues n'étaient pas encore susceptibles d'une large publicité.

Lénine vivait déjà à ce moment à Cracovie. Je lui écrivis immédiatement. En même temps, Bourtsev prévenait un des proches amis de Jitomirski de son activité de provocateur. Mais on ne pouvait diffuser cette nouvelle, car la situation restait inchangée.

J'ai été témoin de l'arrivée en trombe de Jitomirski chez Bourtsev et s'écriant avec une sacro-sainte indignation :

— Vladimir Lirovotch, j'ai appris que vous faites circuler à mon sujet des bruits compromettants. Apprenez que je ne le souffrirai pas. Je vous ferai passer devant un tribunal...

— Très bien, répondit Bourtsev, faites-le. Je vous dit ouvertement que je suis fortement convaincu, que je connais votre rôle de provocateur. Malheureusement, je n'ai pas à ma disposition de preuves suffisantes pour intervenir publiquement.

Jitomirski resta d'abord confondu ; puis il se ressaisit rapidement et sortit sans prononcer un mot. Il comprit que la catastrophe ne s'était pas encore produite et qu'il pouvait pour le moment continuer impunément sa besogne.

Ma surprise fut grande quand j'aperçus, à la première réunion du groupe, le provocateur causant sans gêne avec les camarades. Sapojkov Vladimirski et moi, nous étions impuissants devant ce fait. La réponse de Lénine, de Cracovie, n'était pas consolante : « Attendre des preuves concrètes et rester prudents. »

La guerre commença et Jitomirski essaya de poser sa candidature au comité de recrutement des volontaires parmi des émigrants politiques. Mais Bourtsev écarta cette tentative.

Il s'engagea ensuite comme médecin dans l'armée française et continua d'adhérer au groupe parisien des bolchéviks. Il venait à Paris participer aux réunions, lisait assidûment et se tenait très près du groupe qui éditait le journal *Notre Voix*. Il me semble que

Trotski a été expulsé de la France par ses soins.

La révélation éclata, comme une bombe, seulement après la révolution de février 1917, quand on mit à jour les archives de l'Okhrana russe à Paris. Le rôle de provocateur joué par Jitomirski devint alors éclatant. Il apparut qu'il avait commencé sa carrière policière lorsqu'il était encore jeune étudiant à Berlin en 1902. Il fut recruté par la police allemande, qui le transmit ensuite au célèbre Harting, à l'Okhrana russe à Berlin. Il recevait d'abord 250 marks par mois. Il présenta à Harting un rapport détaillé sur ce voyage en Russie en 1902, dont nous avons parlé plus haut, — ce qui lui valut une gratification de 500 marks.

Il resta 15 ans agent de l'Okhrana russe sous deux noms d'emprunt, « André » et « Daudet ».

Il apparut qu'en 1907, l'Okhrana russe décida de lancer en haute mer son précieux collaborateur et, pour lui donner l'auréole du martyr, elle se mit d'accord avec la police berlinoise pour organiser son expulsion fictive d'Allemagne. Il se présenta avec cette auréole de martyr, d'abord à Genève et ensuite à Paris.

L'Okhrana ne lésinait pas sur l'argent pour un collaborateur aussi précieux. Il ressort des documents, qu'il recevait 2.000 francs par

mois, ce qui représentait une somme énorme avant la guerre. Il renseignait sur l'activité du Comité Central du P.S.-D.O.R. en fournissant des rapports détaillés sur ses plenums, sur les conférences du Parti auxquelles il participait, sur les directives techniques données à différents militants et à lui-même. Au cours de la guerre, il renseignait sur l'activité du groupe parisien et surveillait la propagande révolutionnaire dans le corps d'armée expéditionnaire russe.

Au cours de l'instruction de la commission d'enquête, épluchant les archives de l'Okhrana russe, Jitomirski n'a pas nié son service à la police, mais s'est refusé à fournir la moindre explication. « Nous nous tenons, dit-il, sur des *plate-formes* différentes. »

*
**

Dès que Stroïan, Olga Ravitch et les deux camarades Georgiens furent arrêtés, le gouvernement russe demanda à l'Allemagne et à la Suède leur extradition, en les présentant comme les complices directs de l'expropriation de Tiflis. La situation de Stroïan, emprisonné à Stockholm, était particulièrement dan-

gereuse. La frontière russe se trouvait à proximité et une petite pression de la part du gouvernement russe pouvait amener les Suédois à livrer en secret Stroïan aux gendarmes russes. Il fallait prévenir cette triste éventualité.

Lénine, qui se trouvait à ce moment à Bruxelles, télégraphia immédiatement à Branting, dès qu'il apprit les arrestations. Ce dernier se rendit à la prison, parla à Stroïan et le tranquillisa en l'assurant que la social-démocratie suédoise empêcherait l'extradition.

En effet, la presse social-démocrate suédoise commença une campagne acharnée contre la demande du gouvernement russe.

L'affaire se termina par la condamnation de Stroïan à six mois de prison.

La campagne de la social-démocratie suédoise eut sa répercussion indirectement sur le sort de Olga Ravitch. Le gouvernement bavarois refusa à son tour l'extradition de l'emprisonnée. Le tribunal de Munich la condamna à 10 mois de prison.

***

De nombreux « biographes » de Lénine, décrivant sa vie à Paris, affirment, comme s'ils s'étaient mis d'accord, qu'il fréquentait souvent Montparnasse. C'est faux. Il ne venait jamais à Montparnasse, et se tenait en général loin du milieu qui fréquentait et vivait à cette époque à Montparnasse.

C'était un milieu spécial. La bohème littéraire et artistique parmi laquelle surgissaient quelques représentants de cette jeunesse créée par la réaction de 1906. C'étaient des jeunes gens ayant à peine flairé la poudre révolutionnaire de l'année tumultueuse de 1905 et qui s'en était écarté avec terreur dès les premiers signes de réaction. La vague révolutionnaire les jeta à l'étranger. Avec des âmes dévastées, des espoirs brisés, pleins de rancune contre tout et tous, ils s'occupaient de baver sur ce qu'ils adoraient encore peu de temps auparavant. Des jeunes gens desséchés déploraient avec un mépris supérieur leur « âme aristocratique » et la misère pouilleuse des « politiciens ». Certains d'entre eux se découvrirent brusquement un talent artistique et « transformaient en couleur toute la gamme de leurs impressions raffinées ». Ils dessinaient des chevaux violets, sur des jambes en bois et avec des têtes de mouches, ils portaient des vestes en velours et de larges bérets et se rendaient

avec leurs tableaux sous le bras chez de vieilles folles, exotiques et gavées, qui organisaient dans leurs appartements des « veillées nocturnes » et des conversations poétiques sur les peines de l'âme.

Il y avait parmi ces jeunes gens spéciaux des cercles d'écrivains et des cercles de poètes qui s'occupaient de salir la Révolution en vers ou en prose. Et comme la Révolution était déjà du passé, ils bavaient ardemment sur l'émigration.

L'écrivain Alekseï Okoulov accusait l'émigration, avec une haine raffinée, de tous les crimes du monde. Le poète I. Ehrenbourg éditait un journal satirique sous le titre caractéristique de *Gens du passé.* Ces « Gens du passé » c'était les émigrants. Je me rappelle très bien l'expression de dégoût sur le visage de Lénine, quand à une réunion, il vit ce journal pour la première fois.

— Pourriture, dit-il.

Une fois, dans une conversation sur ces jeunes gens « stylisés », Lénine les caractérisa ainsi : « Chaque révolution apporte sa sale écume. Pourquoi devrions-nous faire exception ? »

Lénine n'aimait pas le café de la Rotonde, quartier général de « l'écume » et n'y allait jamais. Il n'aimait pas en général aller dans

les cafés. Il les fréquentait peu et deux ou trois seulement. Un de ces cafés se trouvait près de son logement, dans l'avenue d'Orléans, à l'angle de la place Montrouge. Ce café n'existe plus et sa place est occupée par le Comptoir d'Escompte. C'était un café très tranquille et Lénine y entrait, quand il avait un soir libre, pour boire un bock et faire une partie d'échecs avec un de ses amis. Il allait quelquefois au café de Lyon, avenue d'Orléans, un grand café où se trouvait le siège du club de joueurs d'échecs du XIVe arrondissement et où se tenaient quelquefois nos réunions. Il y venait la plupart du temps avec Antonov-Popov, un joueur d'échecs passionné et insatiable.

Un moment, il allait de temps en temps, au café d'Harcourt. Mais après l'arrivée de Martov à Paris, qui fréquentait ce café quotidiennement, et surtout après l'aggravation des rapports entre les bolchéviks et les menchéviks, Lénine cessa de s'y rendre.

***

Lénine recevait souvent des livres de Russie. Les éditions « Savoir », « Chadnon » et d'autres lui en envoyaient pas mal, ainsi que

Ladijnikov qui avait sa maison à Berlin. Ainsi quelques-uns de nous avaient la possibilité de goûter aux nouveautés littéraires. Il y avait des livres que Lénine gardait longtemps et lisait attentivement. C'étaient surtout les nouvelles œuvres de Gorki. Il lisait très attentivement les œuvres de quelques jeunes écrivains ouvriers, parmi lesquels il remarquait particulièrement Ivan Bibik.

Il y avait d'autres livres qu'il s'empressait d'écouler immédiatement. C'étaient les œuvres philosophico-religieuses de Tolstoï et les Belles-Lettres. Non seulement, il ne s'y intéressait pas, mais il ne les aimait pas. Quand il n'y avait pas d'amateurs pour ces livres, il les mettait de côté et saisissait la première occasion pour les donner à une des bibliothèques parisiennes.

Mais il y avait d'autres œuvres de Tolstoï, des œuvres artistiques, dont il goûtait chaque mot. Je l'ai trouvé une fois, à un moment de repos, étendu sur le divan en train de lire « Guerre et Paix ». Il se laissa entrainer par la lecture au point qu'il ne voulait pas aller à la cuisine prendre du thé, malgré plusieurs appels de Nadiejda Konstantinovna. Il se détacha du livre avec un regret sincère.

— Voilà une œuvre, dit-il.

Combien de fois ne l'a-t-il pas lu ; et il le faisait toujours avec un nouveau plaisir.

*
**

J'ai déjà rappelé comment Lénine a quitté brusquement Genève pour la Russie en octobre 1905, aux premiers échos de la révolution. Mais en partant, il n'avait pas oublié de donner des instructions en ce qui concerne les biens du Parti restant à Genève. Il se soucia en particulier du sort de l'imprimerie. Riskine, un des typos de l'imprimerie du Parti, m'en a parlé une fois :

— Un beau jour, me racontait-il, Bontch-Broniëvitch est venu à l'imprimerie et nous a dit :

— Voici, mes amis : Lénine est parti et a demandé de vous faire savoir qu'il faut emballer soigneusement l'imprimerie et la mettre en garde quelque part. Pour le moment, Genève est calme, mais il faut être prévoyant. Tout peut arriver.

C'est ce que nous avons fait. Les typos ont reçu un dédommagement. La Genève russe s'est vidée et est morte.

Ce silence dura jusqu'au début de l'année 1907.

Et aussi brusquement qu'il était disparu en 1905, Lénine apparut à Genève en 1907.

Un soir, me racontait le typo, Kotliarenko arriva chez nous et dit que Lénine était arrivé le matin à Genève et qu'il voulait nous voir. Un quart d'heure plus tard, nous étions rue Caroline avec mon camarade. Lénine fut très content d'apprendre que l'imprimerie se trouvait en garde.

— C'est épatant, s'écria-t-il, nous allons commencer tout de suite à travailler.

Le lendemain, nous avions trouvé un local ; l'imprimerie fut installée et le travail marcha bon train. Comme membres du C. C., il y avait à Genève, en dehors de Lénine, A. Bogdanov et Innokenti.

En 1908, on décida de transporter le centre à Paris. A ce moment, vivait à Paris, Kamenev, à qui on demanda de rechercher un local pour l'imprimerie. On se prépara en même temps pour le voyage. La question des typos fut posée. Tatatonta et quelques autres insistaient pour qu'on ne les amenât pas à Paris. Lénine mit fin à ces discussions en déclarant énergiquement :

— Les typos partiront avec nous. Aucune

discussion là-dessus n'est admissible. C'est une obligation morale pour nous.

Les préparatifs furent terminés. On chargea sur un wagon l'imprimerie et les affaires de Lénine, de Zinoviev et des typos, et on partit.

A Paris on ne trouva rien de prêt. L. B. Kamenev n'avait pas trouvé de local. Lénine accueillit cette nouvelle avec bonhomie. Cela ne fut pas une surprise pour lui.

— Je le supposais, dit-il.

On s'installa comme on put. Lénine et Nadiejda Konstantinovna descendirent à l'Hôtel des Gobelins, boulevard Saint-Marcel.

Le lendemain, on se précipita à la recherche d'un local pour l'imprimerie. On le trouva avec peine au n° 8 de la rue Antoine-Chantin, mais il laissait beaucoup à désirer. C'était une petite boutique sans gaz ni électricité. Les deux petites chambres louées au-dessus de la boutique étaient sans éclairage.

Il fallait s'en contenter pour le début. Les affaires étaient déchargées à la gare des marchandises. Lénine était inquiet pour les biens du Parti ; il était assez indifférent à l'égard de ses propres affaires.

Le lendemain du transport de l'imprimerie dans le nouveau local, il vint le matin et s'enquit :

— Il n'y a pas de dégâts ?

Les dégâts étaient insignifiants. Il se calma.

Cette inquiétude n'était pas sans fondement, car le transport était assuré par quelques camarades qui travaillaient si énergiquement, que les affaires de Lénine arrivèrent dans un état assez lamentable. Il le supporta avec un calme philosophique.

— Des débardeurs un peu trop énergiques !

Et quelques instants plus tard, il dit sérieusement :

— Ce n'est pas bien de négliger ce dont on est responsable.

Quelques jours après son arrivée, Lénine réussit à trouver un petit logement, 20, rue Bonnier, au 2e étage. Il n'y resta pas longtemps, car il eut des ennuis avec sa concierge et le propriétaire. Ceux-ci étaient mécontents de la foule de visiteurs qui venaient chez le locataire.

— On aura encore des misères avec ces anarchistes russes, se plaignait la concierge.

Il fallut renoncer à cette hospitalité et chercher un autre logement. Lénine le trouva dans le voisinage, 4, rue Marie-Rose.

L'imprimerie restait dans l'ancien local où il était extrêmement incommode de travailler. Lénine venait chaque matin et encourageait les typos. Il disait en plaisantant :

— Tiens, on va s'adresser à Lev Borissovitch

(Kamenev). En sa qualité de vieux parisien, il nous trouvera un local merveilleux.

Une fois, il y avait un travail urgent. Il fallait travailler tard dans la nuit ; l'éclairage était désespéré. Lénine proposa aux typos :

— Organisez-vous comme en prison. Allumez des bougies, mettez des visières.

Mais cela ne donna rien.

Il fallut absolument trouver un autre local.

Et il les envoya à la recherche.

Quelques jours plus tard, le local fut trouvé, 110, avenue d'Orléans, grand, spacieux, comprenant deux ateliers et deux chambres pour l'expédition. Lénine était enthousiasmé. Un travail normal commença.

Il venait tous les jours à l'imprimerie lire les épreuves. Il s'installait à la table dans une chambre à côté de l'imprimerie, ou bien avec les typos, et travaillait debout. Quand il apercevait une coquille, il clignait malicieusement des yeux et disait aux typos :

— C'est exprès ?

Il ne supportait pas des épreuves sales. Une fois, une épreuve le mit hors de lui et il écrivit en marge : « C'est une cochonnerie. »

Il faut dire à l'honneur des typos qu'ils s'efforçaient de lui donner des épreuves propres. Mais il y avait des exceptions.

Les rapports entre Lénine et les typos étaient

excellents. Il s'intéressait à leur vie et les défendait toujours. Quelque temps après l'arrivée à Paris, il leur demanda une fois à l'imprimerie :

— Eh bien ! vous êtes installés ? La vie est-elle plus chère qu'à Genève ?

Elle l'était un peu plus et les typos le lui confirmèrent. Il obtint alors l'augmentation de leur salaire d'un franc par jour. C'était à cette époque une augmentation considérable.

Quand un des typos avait besoin d'une avance, il s'adressait toujours à Lénine, qui ne refusait jamais :

— Puisqu'il le faut, disait-il, ce n'est pas la peine de discuter.

Une fois, une menace plana sur les typos. C'était au temps de la Commission Technique. Quelques-uns des membres de cette Commission ne trouvaient pas à leur goût la longue et étroite amitié qui unissait Lénine aux typos. La « fidélité superflue » de ces typos pour Lénine ne plaisait pas à tous. C'est pourquoi on posa la question, je ne me souviens plus dans quelles conditions, de leur congédiement et de leur remplacement.

Les typos, effrayés, coururent chez Lénine, qui les tranquillisa :

— Ne craignez rien. Continuez à travailler avec le C. C. qui vous a embauchés.

*
**

Un jour, Lénine partit à bicyclette pour sa promenade habituelle. Il était de retour une heure plus tard, marchant à côté de sa bicyclette, dont la roue arrière était un peu tordue. Il s'assit sur un banc dans la cour de l'imprimerie, fatigué et tout en sueur.

— Ouf ! Je suis tombé dans une ornière. J'ai eu peine à m'en sortir.

Voici ce qui s'était passé. Il s'intéressait beaucoup aux avions et suivait attentivement les meetings d'aviation. Quand il disposait d'un moment de liberté, il partait sur un champ d'aviation. Cette fois-ci, il était allé à Issy où avaient lieu des vols quotidiens.

En approchant du champ d'aviation, il entendit au-dessus de sa tête le bruit d'une hélice. Il leva la tête pour suivre les mouvements de l'avion, mais au même instant un autre cycliste, venant par derrière, le heurta. Le choc fut assez rude. Lénine et l'autre cycliste furent projetés dans le fossé bordant la route. Une dispute s'engagea. L'autre cycliste affirmait que c'était la faute de Lénine. Lénine disait qu'au contraire il était en avant et ne pouvait pas voir ce qui se passait derrière son

os. Un ouvrier, qui avait vu la scène, défendit énine.

La querelle dura jusqu'à l'arrivée d'un ent qui les invita à le suivre au poste de lice. Un procès-verbal fut dressé qui n'eut s de suite, à ma connaissance.

Je trouvai, le lendemain, Lénine au seuil de a maison, devant sa bicyclette démontée. Il edressait quelque chose avec des pinces, il sait et dévissait des écrous. Il était fort content de l'incident, mais se consolait du ait que « chez mon adversaire, disait-il, la icyclette ne semble pas être dans un meilleur at, sinon dans un pire ».

*
* *

Le logement de Zinoviev se trouvait dans la ue Leneveux et donnait dans la rue Alphonse-udet, juste en face d'un hôtel. Comme, des nêtres de l'hôtel, on voyait toute la rue Leneeux, l'Okhrana russe à Paris s'empressa d'y staller un mouchard qui surveillait de sa nêtre la rue en permanence. Il surveillait us ceux qui entraient ou sortaient de chez inoviev. Lénine, en allant à l'imprimerie, rrêtait d'abord chez Zinoviev ou passait en

général par la rue Leneveux, qui se trou
sur son chemin. Le mouchard quittait a
son poste d'observation et se dirigeait av
d'Orléans, où il se mettait en face du n°
Dieu seul sait ce qu'il voyait au cours de
observations !

Je ne sais pas si le mouchard se doutait
non seulement sa présence à l'hôtel, mais a
sa personne nous étaient parfaitement
nues. Il continuait en tout cas à nous survei
avec persistance.

Lénine le connaissait évidemment et
payait souvent sa tête. Un jour, au cours d
pluie abondante, le mouchard accompa
Lénine jusqu'à l'imprimerie. Comme en
il n'y avait pas de café, la mouche était obl
de demeurer sous la pluie. Lénine resta à
sein plus longtemps.

— Qu'il se mouille, dit-il.

Plus tard, quelqu'un sortit. La pluie co
nuait et le mouchard était toujours à
poste.

— C'est un malheureux ou un parfait im
cile, remarqua Lénine. Dans tous les ca
faut lui donner une leçon. Qu'il se mouill

En général, Lénine se comportait à
égard avec bonhomie. Mais une fois, le m
chard devint impudent et se posta en fac
l'imprimerie avec un appareil photogra

ue. Quand Lénine l'apprit, il changea tout de iite son attitude bienveillante.

— Notre mouchard devient trop insolent. La ochaine fois, il va falloir appeler un agent le conduire au commissariat de police. On urra faire du scandale, car les mouchards sses n'ont pas le droit de faire leur travail France.

Quelques jours plus tard, Antonov-Popov ecida de suivre le conseil de Lénine et se rigea résolument vers le mouchard, dès qu'il vit à son poste. Devant cette attitude, la ouche prit le large.

On ne l'a plus revu depuis.

— On s'ennuie un peu sans notre mouchard, sait ensuite Lénine en riant.

***

Un matin, se présenta chez moi un homme un âge moyen, grand, bien bâti, avec une rbe noire et des sourcils épais :

— Mirone, de Bakou, membre du Comité de akou.

— Vous arrivez d'exil ? demandai-je.

— Non, directement de Bakou. Je veux rester ielque temps à Paris. Il me faut voir en premier lieu Lénine.

Lénine n'était plus à Paris. Il vivait déjà à Cracovie et son adresse cracovienne restait secrète jusqu'à nouvel ordre. Tous ceux qui avaient besoin de correspondre avec lui me remettaient les lettres que j'envoyais à leur destination. Quand je le dis à Mirone, il ne me cacha pas son dépit. Il voulut me convaincre qu'il était un vieux militant connu et qu'on n'avait pas besoin de lui cacher l'adresse de Lénine, « c'est absurde », car il avait des rapports conspiratifs à faire directement à Lénine.

Ces arguments ne me fléchirent pas et il fut obligé de se plier au système établi provisoirement. Mais il ne cessait pas d'interroger sur le pays où se trouvait Lénine.

En réponse à sa lettre, Nadiejda Konstantinovna nous communiqua qu'elle connnaissait Mirone et qu'on pouvait l'utiliser dans le travail. Elle donna en même temps, satisfaction à sa curiosité en lui indiquant à titre exceptionnel l'adresse de Cracovie.

Mirone se mit au travail. Il entra dans le groupe, participa aux discussions et proposa de faire des conférences sur des sujets les plus variés.

Ces propositions furent accueillies froidement. Non pas qu'on doutât de sa compétence ou de son érudition, mais parce qu'il suscita,

pour des raisons inexplicables dès son arrivée à Paris, une antipathie générale. Il y avait en lui quelque chose de désagréable, qui détournait de lui tout le monde. Mais comme il n'y avait pas de raisons concrètes de manifester ouvertement cette antipathie, on s'y accomodait.

Quelque temps après son entrée dans le groupe, il fut élu au comité et prit place ensuite au Bureau Central des groupes étrangers.

Il était actif et ne craignait pas le travail. C'était plutôt le contraire. S'il manquait d'initiative et n'était pas assez énergique pour le travail local, il s'intéressait vivement à tout ce qui était en rapport directement avec la Russie. Il s'efforçait à tout prix de pénétrer dans l'édition du *Social-Démocrate.* L'expédition n'existait plus, à ce moment, comme organisme indépendant. Elle ne fonctionnait qu'autant que paraissaient les numéros du journal, imprimé encore à Paris.

Mirone faisait le siège de cette expédition patiemment et réussit à y pénétrer. En tant que membre du Bureau des groupes étrangers, il avait accès à l'expédition et par conséquent aux adresses russes et en partie au transport.

Il resta une année à Paris et réussit à acquérir pendant ce temps la réputation d'un homme malpropre. Nous nous demandions souvent

après son départ, ce qu'il voulait obtenir en essayant de brouiller des camarades par des ragots, en envoyant des pamphlets diffamatoires et des dénonciations à Cracovie. Nous ne trouvions pas de réponse et l'attribuions à sa nature malhonnête.

Quelques années plus tard seulement, en mars 1917, aux premiers jours de la Révolution, quand les journaux publièrent la découverte du premier provocateur, Tchernomasev, nous trouvâmes la solution du mystère. Mirone Tchernomasev, en dehors de son travail de traître, réalisait un plan ingénieux, consistant à semer la discorde parmi les camarades.

Tchernomasev avait des comptes personnels à régler avec Radek. Il ne laissait échapper aucune occasion pour jeter une ombre sur Radek par des allusions plus ou moins directes. Je me rappelle qu'au cours d'un des séjours de Lénine à Paris, nous marchions dans la rue Sarrette, pas loin du logement de Lénine. Tout à coup apparut à l'angle, Tchernomasev. Il se dirigea vers Lénine et, après quelques phrases banales, passa à son sujet préféré : Radek. Il parlait en abondance et accusait Radek avec beaucoup de force d'un nombre incalculable des crimes moraux inadmissibles. Lénine écouta tout d'abord, mais

commença à donner des signes d'impatience. Il se calma enfin et dit avec dépit :

— Pourquoi me racontez-vous tout cela ? Je connais Radek aussi bien que vous. Peut-être mieux que vous. Vous ne me dites rien de neuf. Pourquoi tout cela ?

Tchernomasev, confus, marmotta quelque chose et passa à un autre sujet.

Il partit bientôt à Cracovie et de là à Pétersbourg, où il travailla à la *Pravda* légale.

La suite de sa carrière est connue et je ne m'y arrêterai pas.

***

Si l'apparition de Tchernomasev fut accueillie froidement, celle de son confrère supérieur dans l'activité provocatrice, le député à la Douma d'Etat, Malinovski, a suscité un enthousiasme sincère. Il tomba sur nous comme un « aigle ». Alerte, intelligent, il gagna du premier coup toutes nos sympathies. Rarement une conférence suscita parmi les membres de notre groupe un intérêt comparable à celle de Malinovski.

Lénine arriva à Paris avec Malinovski ; il était fier de son poulain. Il le regardait d'un

œil amoureux. Je me rappelle qu'on fit la remarque que Malinovski manquait de souplesse politique. Lénine répondit :

— Cela ne fait rien. Il va se dégrossir. Vous verrez quel aigle en sortira.

Malinovski exprimait aussi son enthousiasme pour Lénine. Lénine me pria de montrer Paris à Malinovski. Nous partîmes le matin et au cours de toute la journée il encensait Lénine.

— On fera du boulot avec lui ! Un boulot formidable ! s'écriait-il.

Il se rappela en route qu'il avait besoin de gravures. Nous entrâmes dans un magasin d'estampes. Il choisit quelques gravures d'un genre très ordinaire, alléché par les cadres. Le temps qu'on les enveloppait, il fouinait dans les coins à la recherche de quelque chose.

— Qu'est-ce que vous cherchez ?

Malinovski me répondit avec un sourire coupable :

— Je voudrais, vous savez, acheter... eh... des machins parisiens... pas du domaine de l'art classique. Ce n'est pas pour moi, expliquait-il, je dois faire un cadeau à quelques amateurs de ce genre. Seulement, n'en parlez à aucun prix à Lénine. Il m'assommerait. Il est sévère; ou bien il me ridiculiserait.

Il trouva les « machins parisiens » dans un

tableau représentant deux femmes nues et demanda d'emballer son précieux achat séparément.

Après avoir flané toute la journée, nous sommes allés le soir chez Lénine. Malinovski exprima son émerveillement de Paris et lui montra les gravures qu'il avait achetées. Mais dès qu'il dégagea la plus grande, dans son cadre magnifique, Lénine se mit à rire :

— Je le savais que cela ne se passerait pas sans Boecklin. Et obligatoirement « l'Ile des Morts ». C'est une hypnose, une inondation. Et qu'est-ce que vous y trouvez chez ce Boecklin avec son « Ile des Morts ». Il existe des choses mille fois supérieures ! Vous êtes des drôles !

Malinovski, qui escomptait un grand effet, fut déçu.

Cette fois, il ne resta pas longtemps à Paris. Il fit deux conférences et assista à une réunion fermée. Je me rappelle une chose curieuse : Tchernomasev critiquait la fraction s.-d. de la Douma de porter peu d'attention à la lutte contre la provocation et demandait tout le temps ce qu'elle pensait faire dans ce sens. Malinovski le calmait et l'assurait que la fraction et lui en particulier s'apprêtaient à engager bientôt une large lutte.

Bourtsev m'a raconté plus tard que Malinovski, pendant son séjour à Paris, était venu

chez lui avec une lettre de Lénine. Ce dernier lui demandait de s'entendre avec Malinovski pour élaborer un plan de lutte contre la provocation.

— De la préparation de ce plan, disait Malinovski à Bourtsev, trois personnes seulement ont connaissance : moi, vous et Lénine.

Bourtsev se déclara prêt à collaborer. Malinovski lui proposa la combinaison suivante : « vu que la lutte contre la provocation actuellement est menée d'une façon primitive, il demande à Bourtsev de le mettre en rapports avec ses informateurs à Pétersbourg, qui lui envoient de temps en temps à Paris, des renseignements sur l'activité de l'Okhrana. Cela peut sérieusement faciliter et activer l'affaire. »

Bourtsev refusa. Non pas qu'il soupçonnât Malinovski, mais par principe. Il n'a jamais confié à personne les noms de ses informateurs.

Là-dessus, Malinovski est parti.

C'était au début de l'année 1914.

En été de cette même année, un mois environ avant le déclanchement de la guerre, des bruits obscurs commencèrent à circuler sur la complicité de Malinovski avec l'Okhrana. Lénine, qui se trouvait à ce moment en Galicie, expédia à Bourtsev une dépêche urgente :

« Bruits pénibles, accusation terrible, faites l'impossible pour éclaircir. »

Le lendemain, une nouvelle dépêche aussi alarmée : « Dépêchez-vous d'éclaircir. »

Mais entre temps, la guerre éclata et embrouilla tout. On oublia Malinovski. Il partit à la guerre. Ses proches s'efforçaient de ne pas penser à lui, car cela signifiait : se rappeler des bruits pénibles. C'était effrayant et on ne pouvait pas y croire.

C'est seulement la révolution de février qui, en mettant à jour les premières archives de l'Okhrana, a montré le rôle infâme du provocateur et a convaincu ceux qui n'admettaient pas cette possibilité.

*
* *

Un autre provocateur fit encore son apparition chez nous à Paris. C'était un subalterne beaucoup plus vulgaire que les précédents, mais il causa assez de mal. Matveï Brandinski m'abasourdit par sa joie bruyante de me voir en liberté. Je ne savais pas alors que je lui devais ma dernière arrestation à Moscou, que Tomski, arrêté un mois plus tard, était la victime de sa provocation, ainsi que les élèves de l'école parisienne du Parti.

Il arriva à Paris aussi brusquement que Tchernomasev et demanda tout de go l'adresse de Lénine. Il apprit qu'un conseil du Parti devait se tenir à Cracovie et il voulait y aller à tout prix. Je ne lui donnai pas l'adresse et j'annonçai son arrivée à Cracovie. Nadiéjda Konstantinovna me répondit dans une lettre exprès qu'il fallait tenir Matveï à l'écart, car on le soupçonnait de provocation.

On ne le laissa pas pénétrer dans l'organisation du Parti. Il est disparu et personne ne l'a plus revu.

La série des provocateurs était terminée avec Matveï Brandinski.

*
**

Un café au parc Montsouris. Il n'y a personne le soir, car le parc est fermé. Mais il existe une entrée par la rue et les amateurs peuvent y venir. C'est là que nous faisons la conduite à Lénine et Nadiejda Konstantinovna, qui partent pour Cracovie. En dehors des partants, il y a une douzaine de personnes. Le départ est soustrait à la publicité.

Deux jours avant le départ, Nadiejda Konstantinovna a acheté des caisses spacieuses.

Lénine, sans veston, triait et rangeait les livres, fermait les caisses. J'entrai chez eux au moment où il enfonçait les derniers clous et s'apprêtait à descendre les caisses. Nous nous y sommes pris à deux, en soufflant, car les caisses étaient lourdes et l'escalier assez raide. La caisse a sérieusement éraflé une marche de l'escalier, Lénine s'est ému.

— Au diable, s'écria-t-il, ce que je prendrai de la concierge !

Quand nous sommes remontés, il s'arrêta à l'endroit endommagé et l'étudia attentivement en se grattant la tête.

— Il faut prévenir le concierge, conclut-il.

Il alla le prévenir. Le concierge était un brave homme, en bons rapports avec Lénine. En voyant les effets de notre travail, il hocha d'abord la tête avec reproche, puis s'apitoya et se mit à consoler Lénine.

— Cela ne fait rien, Monsieur Oulianov, je vais le cirer demain et le propriétaire ne s'en apercevra pas.

Et quand nous soufflions sur la deuxième caisse, Lénine me prévenait sans cesse :

— Attention, nous allons endommager encore une marche.

Cette fois, tout se passa bien.

Nous faisons la conduite aux partants. Il n'y a personne au café en dehors de notre groupe.

Le patron a mis pour nous, dans la grande salle, une large table. Ce n'est pas une conduite officielle et pompeuse. Nous sommes assis autour de la table et nous bavardons gaiement de tout. Lénine est dans une disposition excellente. Il s'adresse tout le temps à Antonov-Popov, en lui demandant de raconter des anecdotes. Il rit ensuite aux éclats. On improvise un chœur et Lénine chante avec nous.

— Allons-y pour la « Volga », propose-t-il.

Quelqu'un commence et entend sa critique brève et expressive :

— Il ment, le chef de chœur.

Le chœur suit et nous entendons la même critique :

— Le chœur ment aussi...

Nous lui demandons alors de faire le chef de chœur. Rejeté sur le dos de sa chaise, le veston grand ouvert, il cligne des yeux et sourit ironiquement.

— Vous pensez que je ne chanterai pas ?

Mais il ne le fait pas. Il chante avec le chœur et dit de temps en temps :

— Ah, qu'ils mentent ! Ils mentent admirablement !

Il jette ensuite un coup d'œil sur sa montre et se lève rapidement.

— Comme vous voudrez, mais il est temps

pour nous de rentrer. Une heure du matin. Nous partons demain à l'aube.

La nuit est belle. Nous proposons de pénétrer en douce, par l'autre sortie du café, dans le parc et de s'y promener quelque temps. Mais il hoche la tête, désapprouvant.

— Vous avez envie d'aller au poste de police ?

Nous sortons ensemble. On n'a pas envie de rentrer chez soi et on décide de flâner. Lénine et Nadiejda Konstantinovna prennent congé de nous et s'éloignent rapidement dans la rue Gazan déserte. Lénine se retourne vers nous et crie :

— Veilleurs de nuit ! Allez dormir...

*
**

La rue Marie-Rose s'est dépeuplée, ainsi que l'avenue d'Orléans. L'imprimerie a été liquidée. On l'a donnée aux typos Riskine et Vladimir. On a loué une chambre dans un logement privé, rue Barrault, pour l'expédition. C'était le régime. L'expédition était faite par nos propres moyens, sans recours au travail salarié. A la sortie de chaque numéro du *Social-Démocrate,* le travail s'animait dans le petit local de l'expédition. On mettait de côté

les gros paquets pour Leipzig, où vivait alors Piatnitsa, le magicien du transport, qui les faisait ensuite passer par la frontière de la Russie, par un chemin qu'il était seul à connaître. On envoyait des paquets de 10-20 exemplaires à des camarades isolés dans différentes villes de l'Europe. Chacun de ces camarades avait une liste d'adresses russes auxquelles il envoyait un exemplaire sous enveloppe. Ces exemplaires destinés à la Russie, subissaient un traitement préventif spécial — on les mouillait, on les pliait à la dimension d'une enveloppe et on les mettait pendant plusieurs jours sous une presse. Ce travail était exécuté avec art par un membre de notre groupe, le relieur Boris Vaïner.

On travaillait vite et solidairement. On peut dire, sans exagération, que le groupe bolchévik se distinguait des autres organisations politiques russes à Paris, par son union et sa solidarité. Des camarades habitaient en province, loin des centres du Parti, mais on ne perdait jamais la liaison avec eux. Soit Lénine, soit Nadiejda Konstantinovna, ou le bureau étranger correspondaient avec eux et les renseignaient sur la situation du mouvement, les tenant au courant de toute la vie du Parti.

Tout cela, c'est du passé. Pas mal d'années se sont écoulées depuis ; beaucoup de change-

ments se sont produits. Et quand on commence à s'en souvenir, c'est comme si c'était hier et les ombres du passé défilent devant les yeux.

Voici Rikov, qui apparaissait et disparaissait brusquement et qui, à chacun de ses séjours, rêvait de rester se reposer, s'instruire, mais n'y réussissait jamais. Ce désir se réalisait toujours en prison. Kamenev, calme et pondéré, ne s'émouvait jamais. Je crois que personne ne l'a jamais vu de mauvaise humeur. A côté de lui, Antonov-Popov, grand, maigre, alerte et nerveux. Lénine l'aimait beaucoup et s'étonnait toujours de sa vivacité.

— J'en ai un compatriote, disait-il !

Ils étaient du même pays.

A propos d'Antonov, je me rappelle un incident comique. Il avait l'habitude de fermer les yeux, en parlant dans les réunions. Lénine avait la même habitude. Un jour Lénine regardait attentivement Antonov à la tribune et après la réunion, faisait remarquer cette particularité d'Antonov.

— Il vous imite, remarqua quelqu'un.

— Comment ça ? s'étonna Lénine.

— Eh bien, vous fermez aussi les yeux en parlant.

— Parole d'honneur ? Eh bien, je dois faire bonne figure.

A la réunion suivante, il regardait plus

attentivement encore Antonov qui parlait et souriait tout le temps.

— C'est étonnant, je ne me suis jamais aperçu de cette manie.

Il y avait d'autres bons camarades et des hommes exceptionnellement charmants — les Vladimirski ; Mikhaïl Mironitch (Mandelstam) était sévère comme un père, bienveillant et extraordinairement sensible ; le petit Stépane (Nasarov) enflammé, toujours grondant et reprochant à tout le monde la paresse et le manque de ligne, appelé par Lénine le coq ; Polonski grand, robuste, toujours calme et pondéré ; Nicolaï Vassilievitch Kousnietsov (Sapojkov), un militant exceptionnellement dévoué, dont Lénine parlait toujours avec beaucoup de respect et d'amour ; Mikhaïl Davidov, toujours courageux, malgré son agonie lente à la suite d'une terrible tuberculose trouvée à la prison de Taganrog ; Albert (Piatnitsa), grand conspirateur, plein d'énergie et de joie de vivre ; Ilia ou Zephir, ou Djaparidsé (S. A. Moïsseïev), venu à Paris de l'exil en Sibérie, avec un panama tout à fait extraordinaire, qui faisait un effet bœuf ; le patriarche Morosov, avec sa grande barbe, un homme excellent.

Il y avait encore Inessa Armand, dont

l'image ne s'effacera jamais du souvenir de ceux qui l'ont connu.

Mais la figure la plus pittoresque du groupe et peut-être de toute l'émigration parisienne, était Grisha Bielenki. Je me rappelle son apparition à Paris, quand il est venu directement de la gare (et de l'exil) dans notre expédition. En une demi-heure, il suscita l'étonnement général par sa connaissance non seulement des divergences de principes entre les fractions, mais du fonds de la lutte fractionnelle dans tous ses détails : *où, quand* et *qui a dit, a écrit ou a fait* allusion.

— Il est là ? demanda-t-il à mi-voix, en interrompant brusquement la conversation.

— Qui ?

— Vladimir Illitch.

Lénine n'était plus à Paris et la nouvelle de son départ abasourdit Grisha.

— Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? demanda-t-il désespéré. Que faire ?

On eut beaucoup de peine à le calmer.

Son apparence n'offrait rien de particulier. La barbe était taillée et le chapeau était ordinaire. Mais quelques jours plus tard, des changements profonds se produisirent. Le chapeau était déformé, la barbe poussait comme de la mauvaise herbe. C'est que Grisha s'était mis

au travail et « n'avait pas le temps de surveiller sa toilette », ainsi qu'il l'expliquait.

Grisha se mit au travail : le groupe, les conférences, les rapports. Il passait en météore. Ne manquait rien. « Chaque instant doit utiliser toutes les possibilités légales », disait-il. Et il les utilisait. Il ne laissait passer aucune réunion, en commençant par la réunion d'une organisation politique quelconque et en finissant par le cercle d'amateurs de chants en chœur. Il venait à une réunion, restait debout une ou deux heures et courait à une autre réunion.

Quand la *Pravda* sortit légalement à Pétersbourg, il se chargea de sa diffusion à Paris.

Dans la vieille, étroite et sombre rue de la Tannerie, au fond d'une cour, où poussait l'herbe, entourée d'usines de cuir, se trouvait un petit appartement composé de deux pièces éclairées par une fenêtre et une porte vitrée donnant directement sur la cour. Dans l'appartement se trouvaient cinq ou six lits en fer. Mais personne ne savait, ni qui, ni combien d'hommes y habitaient, car dans ces deux chambres se trouvaient jour et nuit une foule de gens. Il est certain que Grisha y habitait. On pouvait s'en rendre compte d'après son lit plein de numéros invendus de la *Pravda*. Il y couchait et la *Pravda* lui servait d'oreiller.

Il recevait chaque matin, par la poste, un paquet de journaux, dévorait avidement le contenu du numéro de la première à la dernière ligne et après s'être débarbouillé à la hâte, il s'élançait vers le restaurant des émigrants, où il le vendait et combattait en même temps avec les menchéviks. Il prenait son interlocuteur par un bouton, perdait son pince-nez, laissait le bouton, remettait le pince-nez et saisissait de nouveau le bouton. Il lui arrivait de détacher le bouton au malheureux.

Lénine fit connaissance de Grisha au cours de son dernier voyage de Cracovie à Paris, en 1913. Et quand il l'eut connu et observé, il ne pouvait revenir de son étonnement :

— C'est un homme tout à fait phénoménal, s'écria-t-il. Et comment suffit-il à tout cela ?

Le lecteur pourra se demander comment les émigrants arrivaient à vivre. Ils faisaient tout. Il y avait des ouvriers qui s'occupaient de leur métier, d'autres étaient plongeurs, débardeurs, électro-monteurs, chauffeurs, etc. M. Morosov, par exemple, était chauffeur. Le métier s'apprenait difficilement et quand il eut enfin saisi toutes les finesses de la conduite d'une automobile et reçu le permis, il endommagea une vieille à sa première sortie du garage et eut 15 jours de mise à pied.

On travaillait et la plupart du temps on ne gagnait pas suffisamment. Mais le courage ne nous manquait jamais.

*
* *

Lénine est venu à Paris pour la dernière fois pendant l'hiver de 1913-1914. Il portait un large pardessus gris, une casquette grise et avait laissé repousser sa barbe. Il était vaillant et très satisfait de son existence à Cracovie, où il avait plus de possibilités de voir les militants russes qu'à Paris. Les affaires du Parti étaient en bonne voie. Il est vrai qu'il y avait beaucoup d'arrestations qu'on attribuait à un provocateur subalterne. On ne savait encore rien sur Malinovski et on était loin de soupçonner que c'était à lui qu'on devait la plus infâme provocation.

Lénine fit un rapport au groupe et une conférence publique aux Sociétés Savantes (« Nos tâches »). Il resta quelques jours et repártit pour Cracovie par l'Allemagne, où il devait rencontrer ceux qui avaient retenu l'argent litigieux du Parti.

Tout allait bien. On vivait et on travaillait en bonne camaraderie. Et rien n'annonçait, ne

laissait pressentir qu'une terrible tempête guerrière mûrissait, qui devait culbuter, balayer tout et briser notre unité en faisant de partisans et d'amis d'hier des ennemis, souvent pleins d'une haine sauvage. Si, à ce moment, on était venu nous prédire les événements futurs et nous dire que quelques-uns d'entre nous endosseraient dans quelques mois l'uniforme militaire et périraient sur une terre étrangère, nous l'aurions déclaré fou. Dans le meilleur des cas, nous aurions rit de ses prophéties.

La tempête approchait. Elle menaçait. On ne voulait pas croire qu'elle allait se déclarer. On pensait, on croyait, on espérait fermement qu'au dernier moment la social-démocratie allemande prononcerait la parole décisive. Elle était la plus puissante, la meilleure du point de vue de l'organisation, la plus ferme en ce qui concerne les principes.

Mais à quoi ne se fiait-on pas ? Vingt ans ont passé depuis, mais rien ne peut effacer le souvenir de ces moments tragiques qui ont inauguré une nouvelle page de l'histoire.

Le mois de juillet tirait à sa fin. Il faisait une chaleur étouffante. Paris, d'habitude somnolent à cette époque, vivait les nerfs tendus à l'extrême. Les gens vivaient dans l'attente et chaque moment laissait une trace douloureuse.

Le restaurant des émigrants, dans la rue de la Glacière, grouille toute la journée d'une foule nombreuse. Les conversations ne s'arrêtent pas un instant. On guette les nouvelles. Mais la question de l'attitude des socialistes à l'égard de la guerre n'est pas encore là et nombreux sont ceux qui n'admettent pas encore sa possibilité.

Lénine ne donne pas de nouvelles. H. V. Sapojkov, secrétaire du bureau des groupes étrangers, a essayé de lui télégraphier, mais on lui a déclaré à la poste qu'on ne garantit pas la transmission. Quatre fois par jour s'effectue la distribution des lettres et quatre fois par jour Sapojkoff court à la maison pour voir s'il n'y a pas une lettre de Cracovie. La guerre n'est pas encore là, mais déjà il y a des arrêts dans la vie normale. Les relations postales avec l'Allemagne et l'Autriche sont presque interrompues.

31 juillet, 11 heures du soir. — A travers la ville, la nouvelle se répand comme un éclair : Jaurès est assassiné. Le 1er août, vers une heure de l'après-midi, dans la fenêtre du bureau de poste qui se trouve à côté du restaurant des émigrants, on afficha un petit bout de papier écrit à la main, qui annonçait la mobilisation générale. L'émotion gagne le restaurant, qui

est devenu ces jours-là le centre de réunion des émigrants.

Accepter ou ne pas accepter la guerre ?

L'acceptation trouve plus de partisans. Et à la suite, se pose fatalement la question de l'enrôlement volontaire.

La guerre est devenue un fait accompli. Tout passe au second plan devant la guerre.

D'Allemagne est arrivée la nouvelle du vote des crédits de guerre par les social-démocrates. Les socialistes français ont suivi leur exemple.

Les milieux d'émigrants russes sont déconcertés. La confusion se fait aussi sentir dans notre groupe. Lénine ne donne aucune nouvelle. On apprit par hasard qu'il avait été arrêté en Galicie. N. V. Sapojkov écrivit et télégraphia à quelqu'un en Suisse de s'aboucher avec Lénine ou Nadiejda Konstantinovna. Sans résultats. Les dépêches pour l'étranger restent en souffrance près de cinq jours. De même pour les lettres.

Dans cette confusion complète, on convoque la réunion du groupe. Elle a lieu dans la journée. On ne peut pas la faire le soir, car l'état de siège est décrété. Et puis, tout le monde est libre maintenant du matin au soir.

Dans le petit restaurant de la rue Cordelière, presque tous les membres du groupe sont pré-

sents. A l'ordre du jour, une seule question : l'enrôlement volontaire. La réunion est désordonnée, la discussion anarchique, les passions s'animent. La réunion se termine dans un tumulte général. Tout le monde parle. L'atmosphère s'échauffe à l'extrême. Les partisans et les adversaires de l'engagement volontaire appelés par la suite défensivistes et défaitistes, échangent des paroles brutales. A la fin, le groupe de « défensivistes » quitte démonstrativement la réunion. Quelqu'un leur crie :

— Renégats !

Mais cette exclamation ne trouve pas d'échos, ni beaucoup de sympathie. Ce n'était pas le moment des exclamations escomptant un effet facile. La réunion se déroulait au milieu d'une tension extrême ; elle fut, du commencement à la fin, profondément dramatique. Le sentiment de la responsabilité pour les décisions prises était effroyable. Il était pénible de comprendre que le départ signifiait la scission totale ; qu'une brèche s'était ouverte dans l'organisation, unie jusqu'ici ; que cette brèche devait se transformer par la suite en abîme.

Malgré les affirmations de nombreux « mémorialistes », que « tout s'est bien passé », qu'on s'est affirmé résolument du premier jour en faveur des principes internationalistes, il faut avouer que ceci n'est pas tout à fait exact.

Le temps et les événements qui se sont passés depuis ont probablement légèrement voilé dans leur mémoire le souvenir de cette époque. Dans toute l'émigration, aussi bien chez les bolchéviks, que chez les menchéviks et les s.-r., la confusion et l'indétermination étaient extrêmes. Une attitude plus ou moins déterminée à l'égard de la guerre commença à se cristalliser plusieurs mois après son début.

Des jours inquiets, fiévreux sont arrivés. Les Allemands avançaient vers Paris. La Marne approchait. Des troupes passaient à travers la ville jour et nuit. Les frontières étaient fermées, les gares barrées et mises sous la direction des autorités militaires.

La question de l'enrôlement volontaire se posa avec acuité. Elle ne se heurtait pas à des objections résolues et ouvertes. Sur la place des Invalides où s'inscrivaient les volontaires, les premiers groupes de russes se montrèrent. C'était pour le moment des individualités. Mais quelques jours plus tard, le mouvement prit un caractère plus organisé.

Dans la rue de la Reine-Blanche, près de l'avenue des Gobelins, dans le local miséreux du club ouvrier, dont le secrétaire était Antonov-Ovseïenko, commença, sous sa direction, l'inscription des émigrants-volontaires. S'ins-

crivaient des bolchéviks, des menchéviks, des s-r, des anarchistes.

Et en quelques jours, le premier régiment républicain russe fut constitué, dans lequel entrèrent les membres suivants du groupe bolchévik : N. V. Kousnietsov (Sapojkov), Antonov-Popov, Mikhaïl Davidov, Ilia Djaparidsé (Moïsseïev) et d'autres. Sur l'initiative de ces derniers, fut élaborée à la première réunion une déclaration que je cite in-extenso :

DÉCLARATION DES SOCIALISTES RUSSES, ENGAGÉS COMME VOLONTAIRES DANS L'ARMÉE FRANÇAISE

« Nous, socialistes russes, entrons dans les rangs de l'armée de la République française. En pleine conscience de l'importance politique de notre acte, nous croyons indispensable de préciser clairement les motifs qui nous ont guidés dans cette décision.

La cause de la catastrophe internationale, la guerre actuelle, a été la politique impérialiste d'annexions des classes dominantes de tous les Etats européens et la responsabilité de la

catastrophe leur incombe entièrement. Les gouvernements aristocratiques-féodaux de l'Allemagne et de l'Autriche, qui ont directement préparé et provoqué cette guerre, représentent le facteur principal de l'impérialisme mondial, un des suppôts essentiels de l'autocratie russe et la principale cause de l'alliance franco-russe dans sa forme réactionnaire actuelle. La victoire du militarisme féodal austro-allemand sur les puissances démocratiques de l'Europe occidentale amènerait fatalement le renforcement du militarisme international, cette entrave capitale au développement victorieux du socialisme international; elle serait une défaite de la démocratie de l'Europe occidentale et par conséquent constituerait un arrêt de l'évolution sociale de l'Europe et du libre développement du mouvement ouvrier ; enfin, elle amènerait fatalement un arrêt du développement économique et social de la Russie, c'est-à-dire qu'elle renforcerait le régime autocratique.

« Toutes ces conséquences de la victoire du gouvernement austro-allemand actuel constituent une menace terrible pour les intérêts vitaux du prolétariat international.

« La défaite de l'Allemagne et de l'Autriche dominantes sera fatalement un triomphe et une consolidation de la démocratie, un coup mortel au militarisme et aux survivances de

l'absolutisme féodal dans les Etats allemands; elle aménera fatalement la constitution d'une République allemande et ce fait privera l'autocratie russe de son suppôt international en supprimant les motifs et les intérêts qui obligent les gouvernements et la bourgeoisie européens de le soutenir et de le nourrir, supprimera en particulier les motifs de l'actuelle alliance franco-russe.

« Considérant la guerre comme un fait accompli, l'Internationale Socialiste, qui n'a pu l'empêcher, est profondément intéressée à de tels résultats de la guerre. C'est pourquoi il est du devoir des socialistes de tous les pays d'influencer activement la marche de la guerre dans cette direction et d'étouffer toutes les tentatives possibles de la réaction de tous les pays intéressés à transformer la victoire sur l'Allemagne en une victoire de la réaction et du chauvinisme sur la démocratie, en particulier sur la démocratie allemande et russe.

« C'est pour accomplir ce devoir, pour atteindre ces buts que nos camarades français participent activement à la guerre.

« En prenant tout ceci en considération, nous, socialistes russes, sommes profondément convaincus que nous servons fidèlement les intérêts du prolétariat international, en restant des ennemis intransigeants de l'autocratie

russe et que nous manifestons, enfin, une volonté maximum d'une action socialiste consciente, en rentrant dans l'armée de la République française, avec les mots d'ordre :

« Vive la démocratie ! Vive la République allemande ! A bas le tsarisme ! Vive le socialisme allemand ! »

(*Suivent les signatures.*)

21 août 1914.

Nos camarades sont devenus soldats de l'armée française. Ils n'étaient plus maîtres d'eux-mêmes. Ils n'étaient pas encore enrégimentés, mais ils étaient déjà soumis à la vie militaire. C'était curieux de voir comment des gens profondément civils, qui hier encore étaient si éloignés de la guerre, s'exérçaient du matin au soir, dans le local d'un cinéma, sous le commandement d'un sous-officier français.

Leur dernière journée à Paris s'est gravée profondément dans ma mémoire. C'était un matin gris d'une journée trouble à Paris, à l'époque de la bataille de la Marne. Dans l'établissement peu accueillant du cinéma, les volontaires se sont rangés. Ils étaient encore en vêtements civils, avec leurs effets dans des sacs. Il y avait foule. Tous les parents et amis.

On échangeait les derniers souhaits. On parlait de choses insignifiantes ; l'essentiel était déjà dit, le pas décisif franchi.

Le sous-officier fait le dernier appel, compte les hommes. Mais l'équipe ne bouge pas. On attend G. V. Plékanov, qui a voulu accompagner les volontaires et leur parler. Il arrive vers 10 heures. Les volontaires l'entourent ; il se tient debout sur une élévation et leur adresse les paroles suivantes :

« Je vous envie. Je voudrais être avec vous. Vous partez pour une cause sacrée, pour une œuvre héroïque. Soyez de bons soldats disciplinés, faites bien votre service, donnez l'exemple. La lutte s'annonce longue et acharnée, mais il faut aller jusqu'à la victoire, jusqu'à la défaite définitive de l'impérialisme allemand qui menace l'Europe. »

Plékanov a terminé. On entend les ordres du sous-officier. La colonne se forme et sort dans la rue. Par la rue de Tolbiac, sous les yeux étonnés des Français regardant par les fenêtres, elle se dirige vers la gare.

Il y eut ensuite l'immense cour de la gare des marchandises. La montée dans les wagons, le sifflement de la locomotive, le chant de l'Internationale. Le train est parti. Il les a emmené à Orléans et de là sur le front, d'ou ils furent nombreux à ne plus revenir. Le pre-

mier tombé fut Antonov-Popov, après lui Mikhaïl Davidov. En avril 1917, quelques heures avant son départ pour Paris, d'où il devait aller en Russie, fut tué N. V. Kousnietsov.

Pendant tout ce temps, jusqu'en octobre-novembre 1914, Lénine ne donna pas de ses nouvelles. Nous avons appris par hasard qu'il avait été libéré de la prison autrichienne et expulsé en Suisse et s'était fixé provisoirement à Zurich.

Et ce n'est qu'en hiver, si ma mémoire ne me trompe pas, en novembre ou décembre à peu près, qu'est arrivée à Paris sa première lettre depuis le début de la guerre. Cette lettre était attendue avec impatience par les défensivistes et les internationalistes. Les camarades qui sont partis au front demandaient invariablement s'il n'y avait pas de nouvelles de Lénine. Cela n'était pas simple curiosité. Quelques-uns étaient tourmentés par des doutes pénibles sur la justesse de la décision prise. Ils apprirent enfin que Lénine se prononçait dans cette première lettre avec indignation contre le « *défensivisme* » en général et contre le « *volontarisme* » en particulier.

Lénine vivait alors à Zurich.

Sa santé était mauvaise. Celle de Nadiejda Konstantinovna également. Inessa, qui vint à

Paris pendant l'été de 1916, nous dit qu'ils étaient tous les deux dans un sanatorium quelque part du côté de Saint-Gall.

La guerre tirait en longueur.

Les relations avec l'étranger restaient difficiles et les nouvelles de Lénine arrivaient à Paris rarement.



Berne. Avril 1917. L'animation règne à l'hôtel et au restaurant de la Maison du Peuple. L'hôtel est habité par Lénine, Nadiejda Konstantinovna, Inessa, Zinoviev et d'autres venant de Zurich. On voit passer des visages d'émigrants. Le socialiste suisse Platten traverse le restaurant avec un air préoccupé. Dans un coin, cause avec animation Robert Grimm et Angelika Balabanova. Entre Lénine, qui se joint à eux un instant et s'en va. Autour d'une grande table, est assis un groupe d'émigrants. Ils discutent avec acharnement et crient en suscitant l'étonnement de leurs voisins suisses. Le sujet de la dispute, c'est le voyage à travers l'Allemagne. La nouvelle de ce voyage a traversé Berne comme un éclat et a provoqué des discussions animées.

Je rencontre Inessa le soir. Nous nous promenons longtemps dans les rues de Berne en causant. Elle me parle de l'énorme travail accompli par Lénine au cours de ces deux dernières années, ce qui a sérieusement entamé sa santé. Mais il s'est ressaisi vigoureusement. La nouvelle du début de la révolution en Russie l'a remis sur pied. Elle me raconte l'impression qu'a produit sur lui la découverte de la provocation de Tchernomasev et de Malinovski : la découverte du premier ne l'a pas trop surpris, car il y avait déjà auparavant quelques indications à son sujet. Mais la découverte de Malinovski l'a fortement impressionné. Il avait été prodigieusement déçu par une trahison aussi inattendue.

J'étais assis le lendemain avec des amis au café. Tout à coup, j'entends parler russe à la table voisine :

« Voici Lénine dont nous avons si souvent informé Pétersbourg. J'espère qu'il ne restera pas longtemps en liberté ; comme tous ces autres Kerenski, Tcheïdsé, etc. C'est la maison à l'envers ! On les a trop laissé faire. »

Je me retourne. Il y a deux messieurs. L'un maigre, rasé, avec une raie parfaite au milieu des cheveux gras, soigneusement collés, monocle, redingote, et à la cravate, une épingle représentant un fer et une tête de cheval, des

guêtres blanches. L'autre, plus jeune, des moustaches soignées, dandy. De l'autre côté de la rue passe Lénine. Un complet gris, une casquette grise, rejetée un peu en arrière, les mains dans les poches. A côté, marchent Nadiejda Konstantinovna et Zinoviev. Devant eux court le garçon de Zinoviev, qui joue avec Lénine. Il s'éloigne de quelques pas et retourne ensuite en vitesse vers Lénine en butant sa tête contre ses genoux. Ils sont contents tous les deux et rient aux éclats.

Je demandai à mon ami qui étaient les dandies assis derrière nous. C'étaient des « von » de la Baltique, attachés à l'ambassade russe à Berne. On ignorait quelles étaient leurs fonctions. Mais ce qui suscitait la surprise dans tout Berne, c'est qu'officiers russes en service officiel au cours de la guerre, ils consacraient leur temps libre à entretenir des relations amicales et intimes avec l'attaché militaire de l'ambassade allemande.

On ne savait pas ce que Pétersbourg leur avait communiqué au sujet de Lénine et on ne le saura jamais. L'ambassadeur russe en Suisse, Bibikov, avait, dès les premiers jours de la révolution de février, pris ses précautions. Ainsi que me l'a raconté, quelques jours après la révolution, un soldat russe qui s'était enfui d'Allemagne, où il était prisonnier, en

Suisse, et qui se trouvait presque à l'état d'arrestation à l'ambassade russe, « leurs Excellences étaient très inquiètes et avaient brûlé différents papiers toute la nuit jusqu'au matin ».

*
**

Une pauvre salle dans la Lengstrasse à Berne. Faible éclairage. Tout se fond en couleur grise. La tribune est mieux éclairée. Des rangs de chaises basses et incommodes. Dans un coin sont posés les décors demeurés après uns représentation d'amateurs.

Lénine fait une conférence. Le sujet est évidemment : la situation politique.

C'est sa dernière conférence, sa dernière intervention à l'émigration. Demain matin part le premier échelon d'émigrants qui se sont décidés à passer par l'Allemagne et avec eux Lénine.

Toute la colonie est présente. Il n'y a pas que des émigrants. D'autres citoyens russes habitant Berne sont venus. Dans la salle se trouvent plusieurs journalistes étrangers — français et anglais. Il y a aussi un italien. Un groupe de bulgares et de serbes est venu. La salle est pleine. Lénine parle, en marchant à

la tribune à petits pas ; il s'arrête sur chaque détail des événements, il les analyse et fait des pronostics. Il termine son rapport d'une heure et demie par les paroles suivantes : « Nous avons devant nous une lutte d'une exceptionnelle gravité et âpreté. Et nous allons à cette bataille pleinement conscients de la responsabilité que nous prenons de son issue. Car nous sommes certains de notre victoire. Il ne peut pas en être autrement. C'est la loi historique. »

*
* *

La gare de Berne. Le train est sur la voie. Sur la plateforme devant la porte ouverte du « wagon russe », le tintamarre. Les émigrants qui partent s'énervent. Dans le tumulte, quelqu'un a oublié quelque chose, un autre a mélangé les affaires, les enfants pleurent. Peu de temps avant le départ du train, arrivent Lénine, Nadiejda Konstantinovna, Zinoviev avec sa femme et son enfant ; ils montent dans le wagon. Lénine se penche par la fenêtre, observe le tumulte et donne des conseils.

« Dépêchez-vous ou bien vous allez rester », presse-t-il en s'adressant à quelqu'un qui s'est aperçu au dernier moment qu'il emportait trop

d'affaires et voulait en confier une partie à un de ses amis.

Enfin, se fait entendre le « abfahren » sacrementel ; les employés ferment les portes. Un moment s'est fait un silence étrange, Lénine reste à la fenêtre avec Nadiejda Konstantinovna et Inessa. On entend le signal du départ. La locomotive répond par un sifflement prolongé et pénétrant. Le train avance doucement. On voit des mains agitant des mouchoirs. Une main agite une casquette. C'est peut-être Lénine. Encore un sifflement pénétrant de la locomotive, le train tourne, un moment on voit le serpent de wagons. Enfin, le dernier wagon disparaît à l'horizon.

FIN